

LA DERNIERE BANDE

Samuel Beckett (éditions de Minit)



Pierre Grosbois

Mise en scène de **Jacques Osinski**

Avec **Denis Lavant**

REVUE DE PRESSE AVIGNON 2019

Création du 5 au 28 juillet 2019 Théâtre des Halles - Avignon

Du 7 au 30 novembre 2019 Athénée-Théâtre Louis-Jouvet



L'AURORE BORÉALE
Jacques Osinski

PRESSE ECRITE

13 juillet 2019

Laurent Carpentier

20 | CULTURE

Le Monde
SAMEDI 13 JUILLET 2019

Denis Lavant, une vie de funambule

Dans le « off » d'Avignon, le comédien interprète, seul en scène, « La Dernière Bande », de Samuel Beckett

RENCONTRE

AVIGNON. Enquête spéciale

A l'angle de la rue où René, il sort de sa poche une coquille d'escargot et, soufflant dessus, en tire une étrange musique... Rire sardonique, galurin de Gitan, foulard de pirate, « bisacostas » d'acrobate, Denis Lavant est de la jûhu des sans-tribus. « Dans le théâtre de rue, tu sais ce qu'est une audience », glisse-t-il, ajoutant « en louché », alors qu'on cherche une table : « À l'intérieur, je me vois toujours comme un enfant dans un monde d'adultes. Pendant longtemps j'étais le raïssa, le plus jeune dans les équipes de théâtre. Aujourd'hui, à 58 ans, je vois le regard qu'on me renvoie. » Rictus pas dupe. Trus les ocra, seul en scène avec un magnétophone, il joue La Dernière Bande, de Samuel Beckett, au Théâtre des Halles à Avignon : un vieil auteur regardant sa vie dans le rétroviseur.

Enfant, vers 6 ans, Denis Lavant avait perdu le sommeil. Père pédagogue, mère psychologue, une famille « branchée » d'ivoire : il consulte. L'angoisse originelle d'un personnage qu'il se construit très tôt. Dans les couloirs du lycée, il marche sur les analis, jongle, roule en monocyte (« Je l'avais commandé pour Noël, mes parents l'ont trouvé à La Samaritaine ») et entraîne son corps à toutes les acrobaties : « Devenir ce qui te fait peur. Être un monstre pour ne plus avoir peur des monstres », dit-il.

Pas un moment, mais un épisode, ces épreuves à part. Révélation d'autonomie, désir de fuite, qu'il poursuivra toute sa vie : « J'ai fêché au milieu des gens dans une position un peu poétique, un peu dans le merveilleux, comme un funambule. Une forme de danse, un équilibre qui inspire un certain respect et, en même temps, une étrange inquiétude... Laquelle renvoie à l'enfer ». Il a la généralité du valkimbango. Son sourire est aussi tendu que son regard est noir, et l'on sent sous l'habit se déployer son attention profonde à l'autre. « J'ai toujours eu conscience de ma présence physique, concrète, immédiate. J'avais vraiment un tempérament

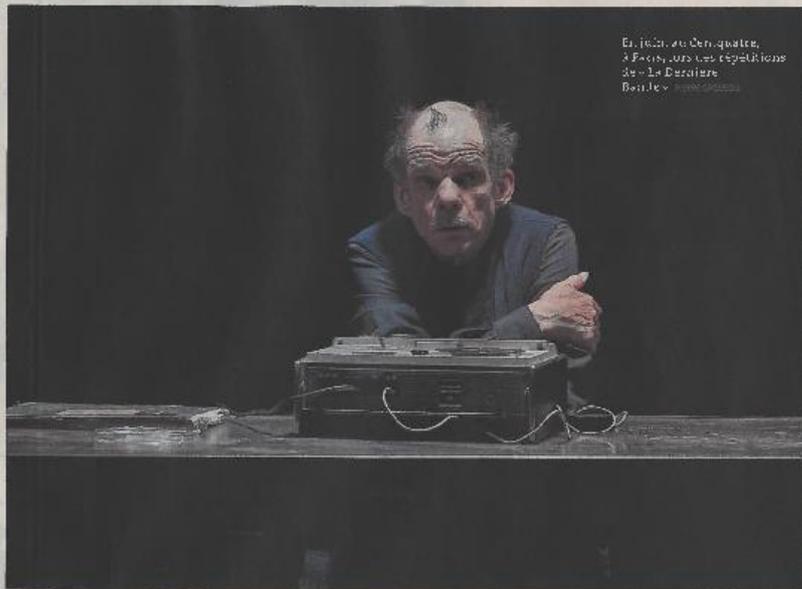
de danseur. Tu me montrais un mouvement, je le reproduisais. Il se lève. Le voit même Marcello en Bip, son légendaire personnage, au milieu de la rue étroite. « Le texte, c'est autre chose, j'ai commencé par apprendre des voix sur des disques, comme un peintre reproduit des toiles de maître. Répétions qui, entre ses chansons, livrait des poèmes. V'la, j'avais, Malraux, Rebelle par Galabré, mes parents avaient un disque avec les chants funèbres de Lorca. Mais il y avait aussi beaucoup de livres chez moi. Un truc sur les bouquins, même sans les lire. J'acte les tranches comme des phrases, des gens. »

À Lakanal, à Sobaux (Hauts-de-Seine), le lycée d'été, s'est formé une troupe amateur qu'il rejoint. C'est comme ça qu'on prend le chemin du théâtre. « J'avais besoin d'apprendre le verbe, comment tu apprends à respirer et à dire. » Ecole de la rue Blanche à Paris. Le vol sur des rails. Il trouve ça fastidieux. Les rails, s'éclipse une année à Bruxelles où il part ripe à la création d'une troupe de forains. Les Baladins du miroir, pour revenir l'année suivante « apprendre [son] métier. J'ai toujours été comme ça : suivre un flux. Cette même quête d'une issue qui me fait aujourd'hui jouer ici ou aller à Toulouse créer Véro », reine d'Angleterre avec la troupe des 26000 Couverts. Alors que je pourrais me contenter de faire du cinéma grand public et qui rapporte, ce qui serait plus confortable. »

Plus de 70 rôles à l'écran

Au Conservatoire, à Paris, où il est admis, c'est à peu près la même chose. « Pas un de mes meilleurs souvenirs », dit-il en grimasçant. « Jacques Lassalle voulait m'empêcher : résultat, il m'a encapsulé. Dès que j'ouvrais la bouche, il disait : "Non, Lavant, nous..." » Il rit à nouveau. On rit, il timbe un peu. Ce n'est pas l'alcool, il bot du jus de sureau. Ses années d'écœux sont écrites lui. « À la fin, j'ai pu plus dire un mot, faire un geste. » Ce qui le sauve ? Un stage de commedia dell'arte à Avignon avec Carlo Bosso : « Il m'a appris les bases du jeu que je pratique encore. »

Trouver une issue, donc. Comme un kilmoty dans sa bou-



En haut, au Centre-ville, à Paris, lors des répétitions de « La Dernière Bande ». [Photo: G. Baudouin](#)

che. « C'est le travail du comédien : à travers le carcan d'un texte, les contraintes physiques d'un personnage, de percer une voie pour faire sortir la vie, l'émotion, ce qui te traverse. »

On sourit, mais là, au-dessus de notre table, sous la lumière d'un lampadaire, on sent passer l'éclaircie. « Longtemps j'ai cru que j'étais sorti de mes angos. Et puis il y a eu Roy Meeis « Girl ». Son premier grand rôle au cinéma sous la direction de Leos Carax, en 1984. Et puis Les Amants du Pont-Neuf (1991, de Luc Béraud). « C'est là que j'ai le plus travaillé. D'ailleurs toucher la mère comme ça, c'est épique... Après, n'importe quel tournage, c'étaient des succursales. Tout ça m'a affirmé des déformations de l'acteur. Suivant et de ces conneries sur le fait de de-

voir vivre les situations pour pouvoir les jouer... Le terme de "méthode", en soi, me rebute... La richesse du comédien, c'est son imaginaire. À ce moment-là, j'ai été vivre en Camargue, au bout d'un chemin totalement isolé. Une fois de plus, je pensais que j'avais dépassé mes peurs : la nuit, la solitude, la misère sociale. Mais, en fait, pas du tout. »

« Le terme de "méthode", en soi, me rebute... La richesse du comédien, c'est son imaginaire »

Il est sérieux, soudain, qui cite Tlaniliet : « Ce siècle est hors des gonds. Ça va mal. Que je suis né pour le remettre en place. » Plus de soixante-dix rôles à l'écran, presque autant sur les tréteaux, et toujours une énergie capable, comme tout à l'heure, d'imposer à une salle un silence de longues minutes qui semblent durer l'éternité. « On fait ce métier pour ça : cette intensité, cette fièvre. De border, être en contact, toucher... Ce sont les premières impressions qui se sont imprimées en moi au club de théâtre du lycée. et que je cherche toujours. »

Alors que tous les cafés ont tiré le rideau, il nous raccompagne à travers ses rues noires. Demain, il a rendez-vous avec « Bouabouche », le joueur de scène musicale,

pour aller en choisir une chez Cas torama. « On s'est rencontré au deuxième jour du festival, le comédien déjà à ressentir la bouabouche de cette mégapole théâtrale, le "in" et ses spectacles subventionnés, le hiéromite du "off" où les travailleurs se promènent comme dans une miroir malade et te regardent sous le nez en disant : "Hura, oui, c'en est un !" "Bouabouche", lui, il est dans le "our". Il est livide. »

LAURENT CARPENTIER

La Dernière Bande, de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Ostrowski, au Théâtre des Halles, à Paris, jusqu'au 28 juillet puis du 7 au 30 novembre, à l'échelle Théâtre Louis-Jourvet, Paris 9.

La tentation de vivre

Denis Lavant Poète acrobate et clown déjanté, cet acteur de 58 ans à l'extraordinaire visage continué à disperser son talent avec une folle énergie.



Denis Lavant nous excuata. Au moment de sentir têt de la tête de la musique pour travailler aux amores avec application sur son portrait, on a été frappé par un bruit surgl des confins du XVIII^e arrondissement. Une moule sauvage en pleine rue où se mêlent joyeusement tout le peuple inconnu de Paris. Comme si le temps n'avait plus d'importance. Soudain, il était 5 heures. C'est donc doré d'une heureuse à peine de bois qu'on lui écrit ces notes. On sait que le génial comédien aime marcher dans la rue, se laisser aller aux rencontres. «*Arriver les villes, c'est un vrai saut, ça permet de rêver, nous disait-il deux jours plus tôt, à la terrasse d'un bar sur les hauteurs de Belleville. Je préfère sortir et me faire mon propre cinéma que de regarder des séries manipulatoires et addictives.*» Ce midi-là, il est face à nous pour un film à la lenteur calculée, *The Mountain*, une odieuse américaine. Il y joue un géométreur français new age face à un médecin lobotomiseur incarné par Jeff Goldblum. Mais, insaisissable, il sort d'une pièce clownesque de Henry Miller, vaudouille un peu partout avec un autre spectacle forain déjanté sur une

reine d'Angleterre naïve et doit préparer les dernières touches de son interprétation de *La Dernière Bande* de Beckett, joué à Avignon. L'acteur de 58 ans soupire en tapotant son Noida rudimentaire: «*Tout est caduc aujourd'hui. On peut rejoindre les gens à tout instant. Ça laisse peu de place au hasard, à l'imagination, à la solitude, à la méditation. Ça parle la plus passionnante de la vie.*»

LE PORTRAIT

A une époque, Denis Lavant nous aurait sans doute accompagné jusqu'au petit matin. Il lui avait parfois avant de monter sur scène. Et après, «*Il commandait souvent au bar une tournée générale. Au moment de payer, saoul à rien plus parler, il avait perdu son portefeuille*», raconte la metteuse en scène Viviane Théophilides dans *Libé* en 1996. Il se marie quand on lui relate l'épisode. «*Elle m'avait demandé.*» Aujourd'hui, l'histoire dit qu'il ne boit plus mais: «*Je ne regrette pas d'être passé par là, par ce débordement qui n'est plus tellement toléré dans le milieu artistique. C'est important pour avoir d'être déraisonnable. Maintenant, il y a une sorte de rapport commercial au "produit". Il faut être élève, être un bon fonctionnaire.*»

Cela n'a pas l'air de le déprimer. Simplement, il existe. Tu es libre, vous issue de n'en faire qu'à sa tête. Son style d'abord. Il arrive à l'interview en costume trois pièces avec une redingote, un pantalon trop large à la Yohji Yamamoto, un foulard imprimé floral en sole de dandy et de grosses chaussures tendues en bout de course. A la fois poète, ouvrier et bourgeois, son fodor dégingé cache un bonnet de ducak, parce qu'il est «*un peu friotier*». Dans sa poche, un tome des *Thibault*, le sage de Roger Martin du Gard. La littérature est tout le temps avec Denis Lavant, passeport le plus efficace pour s'échapper de la cage de la vie. «*J'aime bien apprendre des poésies pour moi, Mallarmé ou Rimbaud, pour pouvoir m'écouter en marchant.*» Il nous conseille de lire *Éthique* de Jean-Pierre Maréchal, «*un chef-d'œuvre*», et récite *Hamlet* de Shakespeare. Une bouffarde fait chavirer bouyaument l'ardoise du restaurant et ébouriffe les cheveux des clientes. L'occasion de citer Paul Valéry: «*Le vent se lève! Il faut tenter de vivre!*» Il rit, éclatant en arrière, avec sa voix rauque, sauxeur cassé mais qui revient toujours, comme un vieux cliché bon à tout. Dans le film *The Mountain*, toujours dans l'émotionnel plus que dans la technique académique, il parle en français. On ne comprend pas tout, mais on sent qu'il vit l'instant.

1961 Naissance.
1999 Paris Travail (Claire Denis).
26 juin 2019 *The Mountain* (Érick Alvares).
juillet 2019 *La Dernière Bande*, théâtre à Avignon.

Pour le photographe, sur une planche de bois, le corps sec et musclé, il joue à l'équilibriste, faisant semblant de tomber dans de grands cris qui se transforment en sourires. Son corps, on voudrait le pétrir de nos mains pour voir jusqu'où on peut le torturer sans le casser. Avant d'être doté de la parole, ce fils d'un pédiatre et d'une psychologue, bourgeois de Sochaux, lui une tête de scène, passe par les arts du cirque, jongleur et mime. «*Dans ma jeunesse l'énergie physique l'emportait sur l'énergie verbale*, dit-il. *Je n'ai plus la souplesse pour faire des sauts périlleux, mais je suis encore, en quelque sorte, dans un rapport d'équilibre à l'espace. Je peux pas empêcher de m'exprimer dans le marge, de rigoler dans le déplacement.*» «*Il y a un mystère, un secret, quelque chose qui est en lui, qui fait qu'il est différent, d'une manière très spectaculaire*, dit le dramaturge et son Cabot Kesson. *Sur scène, il répatouille, il est complètement à sa place. Il est beau.*» Denis Lavant a joué tous les rôles. Ce n'était pas gagné d'avance avec son visage «*bouriné, creusé, cicatrisé, patiné, mal rasé*, comme il le décrit lui-même. Des jeunes premiers à la Bondo, des rois fous à la Névor, ou Richard III, des serviteurs moqueurs à la Scapin. Lisez à un mort-vivant. «*Je me suis fait à mon visage. C'est mon instrument de travail. Je l'accepte. Ça m'a beaucoup plu de faire un zombie dans un assesseur... Heureusement que j'ai rencontré dans ma carrière des gens qui avaient de l'imagination.*» En tête, Leos Carax. Pour son premier film, *Boy Meets Girl* (1984), le réalisateur craque pour sa queue de BD alors que le trublion est encore élève au Conservatoire. Début d'un long compagnonnage dont le dantesque *Les Amants du Post-Neuf* (1991), où Denis Lavant finira prospecteur clochard qu'Alex, son personnage, et l'émoussée *Holy Motors* (2012). Sans qu'ils en deviennent amis pour autant. «*On est dans un rapport particulier de "filmeur" et de "filme". Leur est comme un grand frère qui riturait emmené dans des endroits où je n'aurais pas prévu d'aller. Chaque film ensemble a été une expérience fondamentale.*»

Cette coopération de luxe a mis d'emblée la barre à l'étonnant, presque très haut. L'acteur a toujours voulu en parallèle continuer «*à traverser le théâtre*», bouillonnant de ce travail plâtré au point qu'il ne prend presque plus de vacances car il se sent trois fois avec la dramaturge Ruzica Ben Sadou. Lavant sont grandes. Aux grosses productions, le quidico préfère les projets anarchiques et bordéliques, les tournages de bric et de broc. Le comédien évogue ce «*cinéma caché*», toutes ces œuvres jamais sorties ou démontées intouchables. Il entrouvre une porte sur un nouvel univers où ne brille qu'une mince lumière... Brevement... Il doit y aller. Et, au moment d'aller enfin se coucher, on repense aux derniers mots de Denis Lavant, avant de disparaître vers un chemin sombre et fleur. «*Comme disait Beckett: "Asses" vide la bouteille et fous toi en pièce. Reprends ces comédies demain. Ou restes-en là... Restes-en là.*»

Par **QUENTIN GIRARD**
Photo **AUDOIN DESFORGES**

13 juillet 2019

Fabienne Pascaud

TELERAMA

TV "La Dernière bande"

A chacun de ses anniversaires, un nommé Krapp écoute les bandes magnétiques où il s'est enregistré, d'anniversaire en anniversaire, depuis des années... Une occasion pour revisiter sa vie d'hier à aujourd'hui, de moments phares à instants funestes, d'amour toujours vif en échecs affichés. Et son existence renaît par bribes et le passé se fond dans le présent, et le temps, suspendu n'existe plus... Ecrite en 1958, cette *Dernière Bande* étonnamment radicale et d'avant garde dans sa composition aux allures de « performance » – peu de dialogues ou enregistrés, une machine qui parle devant un homme silencieux – peut devenir théâtre hanté, habité, par le seul rayonnement de son interprète. Et Beckett (1906-1989) sait l'art de créer de l'âme avec des bribes de mots, de l'humanité avec des silences, de la vie avec des corps en vrac. Dirigé par Jacques Osinski, Denis Lavant et son corps caoutchouc, son visage buriné, emplit de sa force et de sa grâce singulières ce solitaire déjà en équilibre entre vie et mort, déjà dans l'au-delà... F. P.



Photo : PIERRE GROSBOIS 2019

***La Dernière bande*, de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, jusqu'au 28 juillet, à 21h30, au Théâtre des Halles. Relâche les 16 et 23 juillet**

Sélection

Festival Off d'Avignon 2019 : 37 spectacles à ne pas manquer

Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot Publié le 02/07/2019. Mis à jour le 24/07/2019 à 14h55.

TV "La Dernière bande"



A chacun de ses anniversaires, un nommé Krapp écoute les bandes magnétiques où il s'est enregistré, d'anniversaire en anniversaire, depuis des années... Une occasion pour revisiter sa vie d'hier à aujourd'hui, de moments phares à instants funestes, d'amour toujours vif en échecs affichés. Et son existence renaît par bribes et le passé se fond dans le présent, et le temps, suspendu n'existe plus... Ecrite en 1958, cette *Dernière Bande* étonnamment radicale et d'avant garde dans sa composition aux allures de « performance » – peu de dialogues ou enregistrés, une machine qui parle devant un homme silencieux – peut devenir théâtre hanté, habité, par le seul rayonnement de son interprète. Et Beckett (1906-1989) sait l'art de créer de l'âme avec des bribes de mots, de l'humanité avec des silences, de la vie avec des corps en vrac. Dirigé par Jacques Osinski, Denis Lavant et son corps caoutchouc, son visage buriné, emplis de sa force et de sa grâce singulières ce solitaire déjà en équilibre entre vie et mort, déjà dans l'au-delà... **F. P.**

Les Echos

Avignon 2019 : le flux et le reflux des Odyssées

, Philippe CHEVILLEY, Vincent Bouquet et Philippe NOISETTE | 23/07 | 16:48

Après un millésime 2018 exceptionnel, le Festival d'Avignon a marqué le pas, en proposant une 73^e édition en demi-teinte. Les thèmes de l'Europe et des Odyssées ont été plus ou moins bien servis. Les nouvelles têtes n'ont pas toutes tenu leurs promesses. Heureusement, il y a eu quelques beaux gestes, comme les spectacles de Pascal Rambert, Christiane Jatahy, Olivier Py, Michel Raskine, Daniel Jeanneteau et Kirill Serebrennikov.



Malgré ses 95,5 % de fréquentation, la 73^e édition du Festival d'Avignon ne restera pas comme l'une des plus flamboyantes de la décennie. Artistiquement tirée à hue et à dia, elle a tout de même permis d'apprécier quelques beaux spectacles, notamment dans sa seconde partie. En s'efforçant de conserver un regard mesuré tout du long, les critiques des « Echos » auront eu l'impression de vivre un festival en dents de scie.

Ainsi du double thème servant de fil rouge : l'Europe en crise et les Odyssées. En dépit de ses longueurs et de son emphase, « Architecture », le grand geste de Pascal Rambert racontant les déchirements d'une famille viennoise sur fond de montée du nationalisme et du nazisme, nous a impressionnés et touchés ; grâce à ses fulgurances, à l'élégance de la mise en scène et au beau jeu des huit grand(e)s comédien(ne)s réuni(e)s dans la Cour d'honneur. En revanche, « Nous, l'Europe » nous a profondément déçus . Noyé par la mise en scène hypertrophiée de Roland Auzet, le beau poème de Laurent Gaudé sur l'histoire des peuples européens s'est transformé en litanie hurlante, en tribune politique frontale.

Le choc Serebrennikov

Sur la thématique des « Odyssées », aussi, il y a eu du bon et du moins bon. La Brésilienne Christiane Jatahy a approfondi son travail de ciné-théâtre avec « Le présent qui déborde. Notre Odyssée II », créant un dialogue émouvant entre des acteurs dispersés dans la salle et les migrants homériques projetés sur grand écran. Une audace inversement proportionnelle à celle de Blandine Savetier. Avec son feuilleton trop scolaire donné chaque midi au jardin Ceccano, la metteuse en scène n'a pas réussi à se servir de la belle énergie des comédiens de I^{er} Acte pour sublimer l'oeuvre fondatrice d'Homère.

La dimension internationale de cette édition, côté théâtre, s'est résumée, pour l'essentiel, à deux projets hors norme. Là encore, ce fut le grand écart. Grand barnum confus, surchargé et kitsch, « La Maison de thé » du Pékinois Meng Jinghui, adaptation en trois heures chrono de la pièce de Lao She, a fait un flop retentissant. Tout l'inverse avec « Outside » de Kirill Serebrennikov, plébiscité par la presse et le public. Le metteur en scène, en délicatesse avec le régime russe, a signé un manifeste libertaire et « arty » en convoquant le fantôme du photographe homosexuel chinois Ren Hang, qui s'est donné la mort en 2017. Entre deux, Rimini Protokoll a offert une plongée originale dans la révolution cubaine avec « Granma. Les trombones de La Havane », mais sa maîtrise scénique masquait mal le propos trop univoque des quatre jeunes Cubains invités à témoigner.

Jolis contes

Avignon 2019 avait choisi de faire la part belle aux nouveaux et aux nouvelles venu(e)s, remarqué(e)s ces derniers mois sur nos scènes. Malheureusement, peu ont transformé l'essai. Julie Duclos a créé un superbe écrin pour « Pelléas et Mélisande » de Maeterlinck, mais n'a pas su trouver le ton juste pour diriger ses acteurs. Il en va de même pour Maëlle Poésy. Handicapée par une adaptation sans souffle et des comédiens sans force, la metteuse en scène n'a pas révélé toute la profondeur de « L'Enéide » de Virgile. Chez les jeunes hommes, Clément Bondu et Tommy Milliot ont connu des fortunes diverses. Quand le premier s'est embourbé dans son « Dévotion », le second nous a fait frissonner avec « La Brèche » de Naomi Wallace, malgré une adaptation trop littérale.

La bonne surprise est venue des contes adaptés pour le jeune public. Olivier Py, le directeur du Festival, s'est livré à une transposition réjouissante, en mode opéra de chambre écolo, de « Demoiselle Maleen » des frères Grimm, rebaptisé « L'Amour vainqueur ». Quant au trublion Michel Raskine, son traitement de choc façon poème trash de « Blanche-Neige, histoire d'un prince » a décoiffé petits et grands.

Si Macha Makeïeff a quelque peu déçu avec son « Lewis versus Alice », à l'esthétique superbe mais au propos confus, les « valeurs sûres » ont tiré leur épingle du jeu. Ainsi de la mise en scène limpide de « L'Orestie » réglée par Jean-Pierre Vincent pour mettre en valeur les jeunes pousses de l'école du TNS. Quant à Daniel Jeanneteau, il a su donner du relief à « Le reste vous le connaissez par le cinéma », réécriture par Martin Crimp des « Phéniciennes » d'Euripide. L'impertinent chœur de jeunes femmes de Gennevilliers a tenu la dragée haute aux comédiens professionnels, emmenés par Dominique Reymond.

Les danseurs en majesté

Côté danse, les interprètes ont parfois davantage brillé que les chorégraphes. Dans « Outwitting the Devil » d'Akram Khan, belle pièce parfois trop démonstrative donnée dans la Cour d'honneur, le public a été captivé par les six interprètes - Ching-Ying Chien, Dominique Petit, Mythili Prakash, Sam Pratt, James Vu Anh Pham et Andrew Pan (blessé à la deuxième représentation et remplacé par Mavin Khoo). Dans « Histoire(s) du théâtre II » de Faustin Linyekula, trois solistes du Ballet national du Zaïre retrouvaient la scène pour conter leur parcours et ce pays déchiré : Wawina Lifeteke, Marie-Jeanne Ndjoku Masula et Ikondongo Mukoko, proprement bouleversants .

Wen Hui a illuminé de sa présence « Ordinary People », un spectacle inégal cosigné avec Jana Svobodova. Quant à « Autobiography » de Wayne McGregor, il n'apporte rien de plus au talent du chorégraphe britannique et doit son attrait à une troupe disciplinée. Dommage que les programmeurs soient passés à côté des artistes les plus passionnants du moment que sont Lia Rodrigues, Alice Ripoll, Crystal Pite ou Marlene Monteiro Freitas. Des femmes... Elles étaient sous-représentées dans cette sélection danse.

On attend sans doute plus de révélations et de choix artistiques forts pour la prochaine édition, où les artistes, a d'ores et déjà annoncé Olivier Py, « tireront le fil rouge d'Eros et Thanatos, questionnant le désir, la mort, l'amour, le rêve et les corps ». Parmi eux, c'est, à en croire le site d'actualité théâtrale sceneweb.fr, Jean Bellorini qui devrait ouvrir le bal et avoir les honneurs de la Cour avec « La Fabula di Orfeo » d'Ange Politien.

DANS LE OFF, LE TRAIN BLEU COMME LOCOMOTIVE

La rumeur avignonnaise a, comme toujours, guidé les spectateurs dans la jungle des 1.592 spectacles présentés dans le versant « Off » du Festival. Nouveau venu dans la Cité des Papes, le Théâtre du Train Bleu a fait forte impression avec une programmation qui a souvent ravi le public. Il en va ainsi de la marionnette transgenre de « Hen » manipulée par Johanny Bert, du « Massacre du printemps » d'Elsa Granat, d'« En réalités » d'Alice Vannier, de « Guillaume, Jean-Luc, Laurent et la Journaliste » de Jeanne Lazar, ou encore du « Syndrome du banc de touche » de Julie Bertin. Autre scène remarquée, celle du 11 Gilgamesh Belleville, qui a offert quelques émotions fortes aux spectateurs avec « Et le cœur fume encore » d'Alice Carré et de Margaux Eskenazi, « Les Secrets d'un gainage efficace » des Filles de Simone, « Laterna Magica » de Dorian Rossel et « Le Rouge éternel des coquelicots » de François Cervantes. Parmi les spectacles plus attendus, « La Dernière Bande » de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski avec l'insondable Denis Lavant au Théâtre des Halles, n'a pas déçu tout comme le subtil seule-en-scène d'Elise Noiraud, « Le Champ des possibles », au Théâtre Transversal, et la nouvelle pièce d'Andréa Bescond et Eric Métayer, « Déglutis, ça ira mieux », au Théâtre du Balcon.

@pchevilley @vincentbouquet @philippenoisette

la terrasse

Juillet 2019

Manuel Piolat Soleyman

Entretien / Denis Lavant

La Dernière Bande

THÉÂTRE DES HALLES / DE SAMUEL BECKETT / MISE EN SCÈNE DE JACQUES OSINSKI

Après *Cap au père* en 2017, Denis Lavant revient cette année au Théâtre des Halles avec un autre texte de Samuel Beckett mis en scène par Jacques Osinski : *La Dernière Bande*. Une passionnante descente dans les profondeurs de l'humain.

Vous vous emparez de *La Dernière Bande* après avoir interprété *Cap au père*. Qu'est-ce qui relie et différencie, pour vous, ces deux œuvres de Samuel Beckett ?

Denis Lavant : Ce qui les relie, d'abord, c'est que ce sont toutes deux des monologues. Et ce qui les différencie, c'est que *La Dernière Bande* est un texte écrit pour le théâtre, alors que *Cap au père* est un roman. *Cap au père* ne comporte donc aucune indication scénique. Nous l'avons abordé, Jacques Osinski et moi, dans un très grand minimalisme. D'une cer-

Krapp. Il y a quelque chose de pathétique qui est extrêmement émouvant. Ce personnage réécoute chaque année, le jour de son anniversaire, une vieille bande magnétique qu'il a lui-même enregistrée 20 ans auparavant.

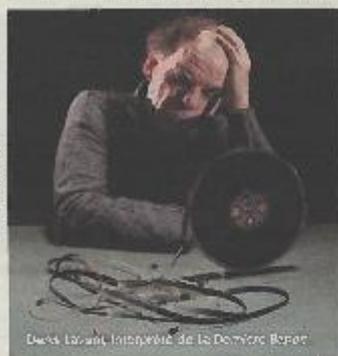
Ce qui constitue une réflexion sur le temps et particulièrement sur le présent.

D. L. : Oui, l'appréhension du temps est fondamentale chez Beckett. *La Dernière Bande* est, de ce point de vue, un véritable précipité de présent. C'est aussi ce qui en fait un texte très différent de *Cap au père*. Car *Cap au père* formule par les mots, dans un mouvement inéluctable, une vision du présent qui s'annule.

Au-delà de ce rapport au temps, quelle dimension vous paraît essentielle dans l'écriture de Samuel Beckett ?

D. L. : Son humour. Ce qui est au cœur de l'écriture de Beckett, c'est une grande lucidité et un humour terrible. On pourrait dire que c'est le rire d'une tête de mort... Beckett a une manière jubilatoire de relativiser la gravité de ce qui se passe, de notre condition de mortels, de la vacuité des choses. C'est d'ailleurs le propre des grands esprits. Il y a chez lui un humour burlesque, un humour qui tient du clown. Dans toutes ses pièces, il met en scène des grands marginaux, des personnages qui sont à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du temps, qui vivent leur vie en attendant que ça se passe... Découvrir ce théâtre, quand j'étais adolescent, grâce à une représentation d'*En attendant Godot*, a été pour moi une véritable révélation. Une expérience qui a non seulement marqué la conscience du spectateur que j'étais et du comédien que j'allais devenir, mais qui a aussi marqué, plus globalement, ma conscience d'humain.

Entretien réalisé
par Manuel Piolat Soleyman



Denis Lavant, interprète de *La Dernière Bande*.

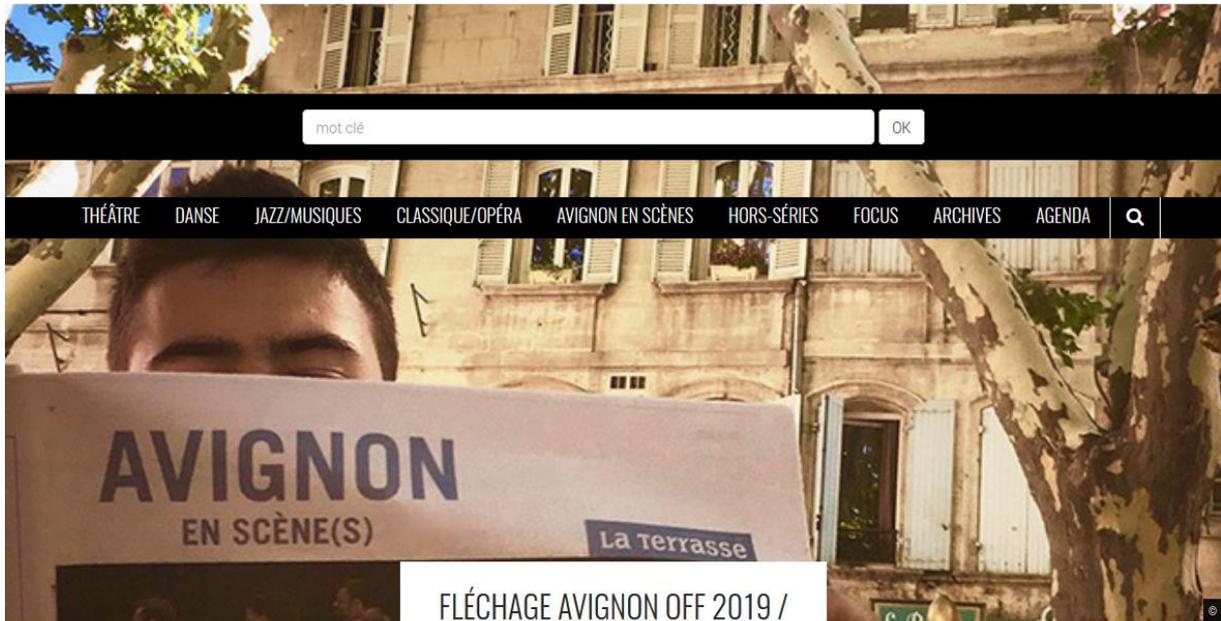
« Ce qui est au cœur de l'écriture de Beckett, c'est une grande lucidité et un humour terrible. »

taine façon, j'ai envie de dire que *La Dernière Bande* est peut-être une œuvre plus sentimentale. Car à travers cette pièce, Samuel Beckett rend hommage à une femme morte prématurément, une femme qu'il aimait infiniment. Cette déclaration d'amour se cache derrière une forme de cynisme fustigé, mais il ne faut pas s'y laisser prendre. *La Dernière Bande*, à travers le personnage de Krapp, est en fait un texte beaucoup plus tendre que *Cap au père*. Chez

Avignon Off, Théâtre des Halles, rue du Roi-Léoné. Du 5 au 28 juillet 2019 à 21h30
Relâche mardi. Tél. 04 91 76 24 91.

la terrasse

Avignon Off 2019 : quelques projets à découvrir



FLÉCHAGE AVIGNON OFF 2019 /
PREMIER VOLET

Publié le 28 mai 2019 - N° 277

En avant-première, alors que notre hors-série Avignon en Scène(s) 2019, sur le point d'être finalisé (parution le 1^{er} juillet), chroniquera environ 300 spectacles – In et Off -, voici un premier jet de projets d'Avignon Off à consulter avant votre venue. Parmi ceux-ci, certains que nous avons vus et aimés, d'autres, qui seront créés en juillet et qui nous paraissent intéressants. Bien évidemment, ce choix de spectacles lacunaire est à compléter. A suivre...

La Dernière Bande

Après *Cap au pire* en 2017, Denis Lavant revient cette année au Théâtre des Halles avec un autre texte de Samuel Beckett mis en scène par Jacques Osinski : *La Dernière Bande*. Une passionnante descente dans les profondeurs de l'humain.

Théâtre des Halles à 21h30

l'Humanité

16 juillet 2019

Gérald Rossi

OFF

Krapp ne s'enregistrera plus

Mis en scène par Jacques Osinski, Denis Lavant est un fabuleux vieux fou nostalgique inventé par Beckett.

Avignon, envoyé spécial.

Quand la lumière s'allume sur le plateau, il est là, assis. Devant lui, des boîtes en carton, un magnétophone à bande. L'homme, vieux, hirsute, scrute l'assistance. Au moins cinq minutes. Puis Krapp, c'est son nom, s'anime enfin. La Dernière Bande, écrite par Samuel Beckett, d'abord pour la radio en 1958, raconte avec minutie les temps infimes de cet homme au bout de son histoire. L'auteur a inséré dans le texte de multiples didascalies (indications scéniques) que le metteur en scène, Jacques Osinski, non seulement approuve, mais étire à l'extrême. La demi-folie de Krapp l'entraîne dans un univers en marge, dans lequel on est happé. Il faut se laisser faire. Krapp, qui a de tout temps eu les intestins dérangés, est amateur de bananes, consommées comme par vicio : il en fait la démonstration. L'homme, jadis, s'est enregistré via ce magnétophone, tenant une sorte de journal de bord de son quotidien. Aujourd'hui, il s'écoute. Krapp plonge, telle une autruche, la tête dans ses tiroirs pour tenter d'en apercevoir le contenu, tant sa vue est devenue mauvaise. Denis Lavant excelle dans l'exercice. Ses mouvements saccadés, ses pirouettes, l'impayable glissade sur la peau de barane, ses allées et venues à petits pas traînants et hésitants (et interminables) vers le fond de scène pour récupérer, par exemple, un dictionnaire en témoignent. Un moment unique. ■ **G. R.**

La Dernière Bande: 21h30, Théâtre des Halles, rue du Roi-René, tél. 04 32 76 74 51.
En novembre à Paris.



CULTURE



Spectacle dans la cour d'honneur du palais des Papes, l'an dernier. © Christophe Auguste / Luz

A Avignon, le spectacle toujours vivant



— Environ 150 000 spectateurs sont attendus à la 73^e édition du Festival d'Avignon, du 4 au 23 juillet.

— Si l'utopie de Jean Vilar a changé d'échelle, sa magie opère encore, comme en témoignent spectateurs et artistes.

Du théâtre, Jean Vilar affirmait qu'il « est une nourriture aussi indispensable à la vie que le pain et le vin ». Il y a soixante-douze ans, le comédien et metteur en scène fondait ce qui n'était pas encore le Festival d'Avignon mais une « Semaine d'art », bâtie sur la conviction que le spectacle vivant est un outil pour « assembler » et « unir ». Unesorte de communion républicaine, héritière laïque des mystères, ces grandes fresques qui se déployaient à ciel ouvert au Moyen Âge, rythmant la vie du peuple pendant plusieurs jours.

Aujourd'hui, la manifestation est le plus grand rendez-vous théâtral au monde, un immense paquebot sur lequel des visiteurs venus des quatre coins de la France et d'ailleurs embarquent sous la chaleur écrasante de juillet, avec pour commandant de bord le metteur en scène Olivier Py, son directeur depuis six ans.

Si le festival est régulièrement sous le feu des critiques – jugé trop institutionnalisé, trop élitiste –, s'il a connu des crises, dont la fameuse grève des intermittents qui conduisit à son annulation en 2003, son succès ne se dément pas.

repères

Une meilleure connaissance du public

D'après un cycle d'enquêtes menées depuis 2014 par l'Université d'Avignon (« Le Festival d'Avignon et son public »), les spectateurs sont en majorité des femmes (autour de 60 %) et des personnes diplômées de l'enseignement supérieur. 10 % sont étudiants.

En 2018, il a enregistré un taux de remplissage de 96 %. 151 000 personnes ont investi la préfecture du Vaucluse pour se « nourrir » de théâtre, de danse, de lectures...

Maud en faisait partie. La première fois que cette Avignonnaise a participé au festival, c'était en 1967. « L'année où Maurice Béjart a présenté *Messe* pour le temps présent dans la cour d'honneur du palais des Papes, un moment exceptionnel », se souvient-elle. Depuis, elle n'a manqué presque aucune édition de cette « grande fête du théâtre ».

En juin, elle était à l'ouverture de la billetterie, sur le pont dès 7 heures, pour « avoir les meilleures places ». « C'était la bousculade ! », raconte-t-elle. Elle verra une dizaine de pièces dans la programmation « in », et presque autant dans le « off ».

D'où vient cet appétit de théâtre qui conduit Maud et des milliers d'autres à se jeter dans la fournaise avignonnaise, ses rues bondées, ses spectacles-fleuves ? Dix-huit heures pour *Henri VI*, l'épopée shakespearienne de Thomas Jolly en 2014 ; Dix heures pour la création de Julien Gosselin en 2018, *Joueurs, Mao II, Les Noms...* Cette année, le spectacle le plus long, *L'Orestie* d'Eschyle, proposé par Jean-Pierre Vincent, ne dure « que » cinq heures, et l'on ne sait si cela va soulager ou décevoir les habitués du festival, rompus à ce genre de « marathons ».

« Une partie du public a cette volonté de souffrir un peu, d'être malmenée », souligne l'historienne Emmanuelle Loyer, coauteure d'un riche ouvrage sur l'évolution du festival (1). « Il y a l'idée que faire une expérience de théâtre,

c'est sortir un peu transformé du spectacle. Cela se mérite. »

Y compris d'un point de vue financier. Entre les billets de train pour ceux qui n'habitent pas Avignon, le logement, et les places de spectacles, le festival implique des dépenses. « Ce sera mes vacances », signale Maud. Pauline, elle, financera une partie de son séjour en distribuant des tracts pour des compagnies du « off ». « Un bon compromis », estime cette jeune étudiante à l'École du Louvre, qui a vécu sa première édition l'an dernier. « Un tel bouillonnement de créations est vivifiant ! J'aime le fait qu'il y ait à chaque heure de la journée quelque chose à faire, à voir, que la ville grouille d'art et qu'on puisse sentir tout le choix qui s'offre à nous. »

« Au Festival de Cannes, on fantasmait à distance sur les acteurs, tandis qu'ici, une certaine familiarité s'installe. »

Pierre-Alain, lui, a découvert le festival à la fin des années 1990 et se rappelle une « ambiance extraordinaire ». Infirmier installé en Suisse, il s'appête à y passer quatre jours avec sa femme. « On n'a rien préparé, on ira au gré des rencontres et des théâtres croisés », confie-t-il. Courir de pièce en pièce, se féliciter ou regretter d'avoir suivi son instinct, chercher des billets in extremis... Ainsi va le quotidien du festivalier dans la Cité des papes. Tout juste lancée, une application mobile devrait faciliter la vie du spectateur connecté, en l'avertissant dès lors qu'une place se libère.

Si les Avignonnais ont parfois un rapport ambigu à « leur » festival, Maud se réjouit de l'effervescence qui s'empare de sa ville pendant trois semaines. « Ce sont des moments où l'on se parle beaucoup, avec les autres festivaliers mais aussi avec les comédiens. Ils ne sont pas dans des limousines avec vitres fumées. À Avignon, jouer les stars, ça ne passe pas ! »

Le festival accueille en moyenne 16 % de « primo-festivaliers » chaque année.

La part des 15-30 ans est de 18 % en 2018, soit presque autant que celle des 56-65 ans (22 %).

Si les Parisiens représentent environ 20 % du public, la majorité habite Avignon, son département ou sa région. Un quart est originaire d'autres départements et environ 10 % d'autres pays.

« Avignon n'est pas seulement un lieu pour voir des spectacles, mais pour en discuter, souligne Emmanuelle Loyer. Dès l'origine, une sorte de pacte fondateur s'est noué entre les artistes et le public. Au Festival de Cannes, on fantasme à distance sur les acteurs, tandis qu'ici, une certaine familiarité s'installe. Dans les années 1950, on croisait Gérard Philipe dans les rues d'Avignon. »

Du côté des artistes, l'événement s'appréhende dans un mélange d'excitation et d'angoisse. « On a tout entendu sur le festival. Ceux qui veulent à tout prix y aller, ceux qui ne veulent plus jamais y mettre les pieds, les meilleurs souvenirs comme les plus atroces », souligne la comédienne Dominique Reymond, qui joue cette année

« Il y a l'idée que faire une expérience de théâtre, c'est sortir un peu transformé du spectacle. Cela se mérite. »

en scène y a d'abord « forgé son regard » de spectateur. Il avait 16 ans lorsqu'il est venu au festival pour la première fois, 26 ans quand il a présenté son premier spectacle dans le « in », *Les Parisiens*. Trente ans plus tard, le voici

dans une pièce de Martin Crimp, *Le reste vous le connaissez par le cinéma*, sous la direction de Daniel Jeanneteau. « Il faut être suffisamment sûr de soi pour affronter le jugement des autres et s'en préserver. »

Denis Lavant, qui a « arpenté Avignon dans tous les sens et tous les états depuis une trentaine d'années », décrit le festival comme « un chaudron ». « Il entre en ébullition, culmine en une sorte de fièvre, puis peu à peu refroidit » résume le comédien, à l'affiche, dans le « off », de *La Dernière Bande* de Beckett, mis en scène par Jacques Osinski.

Pour Pascal Rambert, c'est là que l'aventure a commencé et qu'elle continue. Le metteur

appelé à investir l'emblématique cour d'honneur du palais des Papes, pour ouvrir la 73^e édition avec sa nouvelle création, *Architecture*. Neuf représentations, une jauge de 2 000 places, et des billets qui se vendent à la vitesse grand V... « Cet enthousiasme pour un auteur contemporain est assez rare », souligne Olivier Py. « Avignon n'existe que par ses spectateurs, insiste-t-il. Si le festival est fort, c'est parce que le public est fort. Vilar le disait et il avait raison : "la star d'Avignon, c'est le public". »

Jeanne Ferney

(1) Histoire du Festival d'Avignon, avec Antoine de Baecque. Gallimard, 648 p., 42 €.

6 | MARDI 16 JUILLET 2019 | LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

FESTIVAL OFF

RENCONTRE AVEC DANTEL LAVANT "La dernière bande" au théâtre des Halles

« Je me sens plus attiré par des périodes archaïques comme le Moyen Âge »

Après le triomphe de "Cap au pire" en 2017, Denis Lavant revient avec une nouvelle création de Samuel Beckett, "La dernière bande". Seul en scène, il s'immerge dans le rôle du vieux Krapp, écrivain raté et clocharisé, qui réécoute chaque année une vieille bande magnétique...

Êtes-vous plus comédien de théâtre ou de cinéma ?

« C'est avant tout pour le théâtre que j'ai abordé cette fonction, puis le réalisateur Louis Carax est venu me proposer un rôle dans son premier long-métrage "Boy meets girl" en 1984 puis dans "Mauvais sang", "Les amants du Pont-Neuf" et "Holy Motors" en 2012. Je suis toujours revenu au théâtre sans jamais rien attendre du cinéma. La scène, c'est un choix de vie sociale. Cet engagement, je l'ai eu très tôt... Une manière de donner du "soin" (au sens de plaisir et émotion) au public. Être disponible à cette incarnation... Une manière de penser une vie, une saveur est plus claire pour moi au théâtre. Au cinéma, il y a confusion de

ce que représentent le comédien et le personnage. »

Êtes-vous en quête de reconnaissance (Molières, César...) pour un comédien caractérisé plutôt comme "électron libre" ?

« Toute reconnaissance est bienvenue dans ce métier qui implique une précarité. Notre désir repose sur des choix, des options inspirés de motifs en acte et de cinéastes. J'ai jamais couru après la compétition des entreprises commerciales. Le désir de faire venir le public se retrouve aussi dans les rues au festival d'Avignon. »

Aimez-vous votre époque ?

« C'est une époque pré-occupante, mais je me sens plus attiré par des périodes archaïques comme le Moyen Âge par exemple, le rapport au temps était différent ! La modernisation du XIX^e siècle est pour moi dangereuse et le mariage des images, des télécommunications enlève la part de poésie et de rêve. »

Qu'est-ce que vous n'avez pas encore expérimenté et qu'aimeriez-vous jouer sur scène ?

« Toujours des personnages dont on rêve... des caps improbables ! Longtemps j'ai nourri l'ambition de jouer "Le roi Lear" de Shakespeare. J'ai eu la chance, il y a bien longtemps déjà, de jouer un petit rôle dans une des adaptations d'"Hamlet" du même auteur. J'ai aussi l'ambition de créer un spectacle à partir de mon imagination dans la poésie, le cirque, un clown pourquoi pas ! Je passe mon temps à me mettre au service des autres... »

Des projets après le festival ?

« Il vaut mieux en avoir de prêt en amont. Début août, je vais jouer la comédie burlesque "Véro I^{re}, Reine d'Angleterre" à Paris avec la compagnie 26 000 couverts qui tourne depuis le mois de mai. Au cinéma, je vais tourner un film du metteur en scène Philippe Lacôte en Côte d'Ivoire, "La nuit des Rois", où je joue le rôle d'un prisonnier. »

Propos recueillis par Annie LELLOUCH



Denis Lavant joue seul en scène dans "La dernière bande" de Samuel Beckett. Photo Annie LELLOUCH

"La dernière bande" à 21 h 30 au Théâtre des Halles, jusqu'au 28 juillet (réservations mardi 9, 16, 23). Durée : 1 h 20. Contact : 04 90 855 257.

"La dernière bande" : décalé et insolite



Denis Lavant interprète Krapp, un homme obsédé par les enregistrements. Photo Pierre GROSBOIS

LE TOP

Dès le début du spectacle, le public est plongé dans le noir complet pendant des minutes qui paraissent interminables... Puis le faisceau de lumière d'une ampoule électrique le crâne de Krapp (joué par Denis Lavant) qui peaufine dardant son bureau métallique. Ses yeux sont aimantés par un vieux magnétophone à bande magnétique... Il est complètement obsédé par les souvenirs. L'univers décalé et insolite de Samuel Beckett prend ici tout son sens. Krapp finit par s'écrouler dans son fauteuil de la poche de son veston une clé pour chercher une bande magnétique. Le va-et-vient entre les découtes artistiques numérotées sur des bobines et ses commentaires au direct montent au ciel « on boit ». Denis Lavant excelle dans un rôle complètement décalé, souligné par la rime en jeu de Jacques Nimki. Le comédien embarque dans son univers le public quelque peu déstabilisé.

LE FLOP

Les moments de silence et de contemplation sont trop longs. Les dispositions de l'acteur dans les coulisses sont répétitives et la confusion de l'espace-temps entre présent, passé et avenir est parfois difficile à comprendre.

TV/RADIO

10 juillet 2019

Arnaud Laporte

ART ET CRÉATION

Festival d'Avignon : dans la jungle du Off

10/07/2019 (MIS À JOUR À 17:10)

Par [Arnaud Laporte](#)



Les metteurs en scène Dorian Rossel et Mathieu Touzé, les comédiens Yuming Hey et Denis Lavant : on vous recommande quelques noms a priori à ne pas manquer dans le Off du Festival d'Avignon 2019.



Spectacle de projection lumineuse sur les façade de la cour d'honneur du Palais des Papes d'Avignon, lors du festival • Crédits : Jean-Marc CHARLES - Getty

Lorsque l'on arrive dans la Cité des Papes, on a toujours le même problème. Est-on à Avignon ou en Avignon ? Si "en Avignon" a été utilisée par André Gide ou Albert Camus, l'Académie Française prône l'usage de "A Avignon". Le site internet de la ville fait la même recommandation. Ce premier point - très sensible - réglé, un deuxième problème survient pour le critique festivalier. Si j'ai évidemment préparé mon agenda de spectacles à voir dans le In, la programmation officielle, comment faire avec le Off, qui propose cette année 1 600 spectacles ?

Certes, sur les 1 600, on n'est pas sûr de vouloir aller voir *Scandale et tarte aux pommes*, *Les décaféinés lancent une machine*, *Chérie, c'est qui le patron ?* ou même *Faites l'amour avec un Belge*, pourtant à l'affiche du Off depuis 10 ans. Tous les titres sont véridiques.

Alors on s'en remettra, comme chaque année, au bouche à oreille, et on ira sans doute voir comment le jeune metteur en scène suisse Dorian Rossel a adapté le livre de mémoire d'Ingmar Bergman, *Laterna Magica*, au Gilgamesh Belleville. On ira aussi au Théâtre de la Manufacture voir *After the end*, de Dennis Kelly, mis en scène par un jeune diplômé du Conservatoire, Antonin Chalon. On recommandera *Un garçon d'Italie*, d'après le roman de Philippe Besson, mis en scène au Transversal par Mathieu Touzé, un spectacle dans lequel joue Yuming Hey, la révélation de la série Netflix *Osmosis*. Enfin, on ne ratera pas l'occasion de voir une fois encore sur scène l'incomparable Denis Lavant, qui se confronte à nouveau à Samuel Beckett, après *Cap au pire*. Il retrouve le metteur en scène Jacques Osinski au Théâtre des Halles. Cette fois, il ont choisi *La dernière bande*. Et ce sera mon dernier conseil du jour.

JOURNAL DE 18H par [Thomas Cluzel](#) et [Rédaction](#)

DE 18H À 18H15



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION



15 MIN

Le projet de loi pour réduire les déchets et améliorer le recyclage en France révélé en Conseil des ministres

10/07/2019

Chronique sur le spectacle à écouter à partir de 13'12

<https://www.franceculture.fr/emissions/journal-de-18h/journal-de-18h-emission-du-mercredi-10-juillet-2019>

Interview de Denis Lavant sur radio Nova.

19 juillet 2019

Nova y va : Off d'Avignon, jour 2

On vit, mange, boit et parle spectacles vivants.

19 juillet 2019 - Par Marie Beslay

c

Nova y va et vous plonge au coeur de la Cité des papes. Pendant deux jours, on vit, mange, boit et parle spectacles vivants. Car le [Off d'Avignon](#), c'est le plus grand théâtre du monde : pendant près d'un mois vont se jouer près de 1500 pièces. Théâtre, danse, musique, humour, cirque, marionnette, poésie, conte : Sophie Marchand vous fait vivre une petite sélection parmi tout ce qu'il y a à voir. Avec [Denis Lavant](#), [Jean-Claude Gallota](#), de la jeune création au meilleur spectacle de danse du monde, et puis aussi de la petite musique. (Re)vivez la deuxième journée de ce marathon théâtre et (re)découvrez les 1000 visages du OFF.

Première partie spécial danse avec le spectacle « Rage », (vrai coup de coeur qui a fait pleurer les spectateurs) de la troupe Taiwanaise B Dance et interview du chorégraphe Po-Cheng Tsai. Sans oublier le spectacle « Wild Cat » de la compagnie FAIR-E et la rencontre avec le chorégraphe Saïdo Lehlouh.

Deuxième partie avec la pièce de Beckett « La dernière bande », mise en scène par Jacques Osinski. Sans oublier l'interview déambulatoire de Denis Lavant dans les rues d'Avignon.



Pour cette troisième partie, de la danse, encore, avec « Comme un trio d'après Bonjour Tristesse » et interview de son chorégraphe Jean-Claude Gallotta. Du rire, aussi, avec le spectacle de clown moderne qui malmène ses spectateurs et réciproquement de Frédéric Blin (ancien chroniqueur Nova), intitulé « A t'on toujours raison ».

<http://www.nova.fr/index.php/nova-y-va-davignon-jour-2>

Vidéo

Denis Lavant au Festival d'Avignon : "Le mot carrière est anti-artistique"

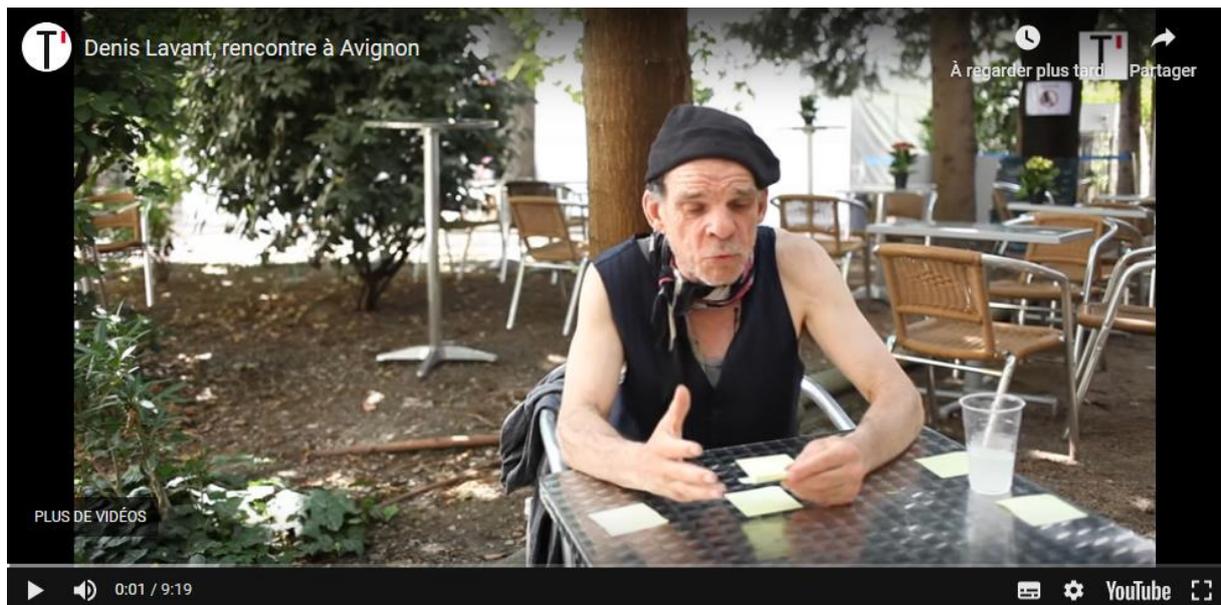


François-Xavier Richard



Fabienne Pascaud

Publié le 11/07/2019. Mis à jour le 16/07/2019 à 18h24.



Seul en scène, le comédien s'illustre dans une pièce de Samuel Beckett mise en scène par Jacques Osinski, "La Dernière bande", au Théâtre des Halles en juillet. Ses rôles, les maîtres qui l'ont formé ou ses pires souvenirs... Il s'est prêté au jeu des questions sur petits papiers colorés de "Télérama".

- Les visuels de "La dernière bande" sont du photographe Pierre Grosbois.

<https://www.telerama.fr/scenes/denis-lavant-au-festival-davignon-le-mot-carriere-est-anti-artistique,n6337450.php>

Rideau sur le Festival Off d'Avignon 2019 : ces pièces qu'on a aimées et qui vont tourner



Sophie Jouve, Ariane Combes, Jacky Bornet

franceinfo Culture – Rédaction Culture – France Télévisions

Mis à jour le 28/07/2019 | 11:04 – publié le 28/07/2019 | 10:37

Une semaine après le In, le Off d'Avignon referme ses portes dimanche 28 juillet. Voici les spectacles préférés de l'équipe de franceinfo Culture qui a couvert le festival.

Dans ce Off d'Avignon de plus en plus prolifique, 1592 spectacles cette année, émergent des pépites proposées par une nouvelle génération de théâtres soignant particulièrement leur programmation : on citera parmi ceux-ci Le Train bleu et le Gilgamesh Belleville. Dans la lignée du Théâtre de la Manufacture, ils affichent haut et fort leurs ambitions : favoriser la création et les auteurs contemporains.

Après notre bilan du In, voici donc 8 spectacles du Off qui nous ont particulièrement séduits et que vous pourrez découvrir en tournée en 2019-2020

● "La Dernière bande", Denis Lavant impressionne dans un Beckett radical

"La Dernière bande", un Beckett moins connu, un seul en scène où Denis Lavant impressionne, au carrefour du clownesque et de la pantomime avec cette expressivité dont il est seul détenteur (Théâtre des Halles). Denis Lavant est ce passeur d'histoire. Son art se diffuse jusqu'au pigeonier, par son seul regard, ses seuls traits, puis ses déplacements syncopés, au rythme de ses pas quand il part en fond de cour et que leur cliquetis résonnent. Fascinant.



Festival Off d'Avignon : "La Dernière bande", Denis Lavant impressionne dans un Beckett radical



Par Jacky Bornet – Rédaction Culture – France Télévisions
Mis à jour le 29/07/2019 | 12:47 – publié le 18/07/2019 | 12:06

Régulièrement à Avignon, Denis Lavant interprète cette années dans le Off "La Dernière bande", un seul en scène de Samuel Beckett où il fait merveille.

En attendant Godot ou *Fin de partie* de Samuel Beckett ont fait et font encore les belles heures du festival d'Avignon. C'est une de ses œuvres moins connues qui s'installe dans le Off cette année, avec *La Dernière bande*. Un seul en scène où Denis Lavant impressionne, au carrefour du clownesque et de la pantomime avec cette expressivité dont il est seul détenteur. A voir au Théâtre des Halles jusqu'au 28 juillet.

Fondu au noir

D'abord le vide, un espace noir durant de longues secondes. Finalement, un plafonnier s'allume au-dessus d'un homme amorphe assis devant un magnétophone à bande sur son bureau. Pas un geste, pas un mot durant de longues minutes. Tellement longues que cela en devient drôle. Enfin, il extrait de sa poche un trousseau de clés - très importantes, les clés -, se lève, fait le tour du meuble, farfouille dans un tiroir pour en extraire une banane. Il se plante frontalement face au public, et la dépiaute méticuleusement avant de la prendre en bouche, sans la mordre. Puis il la dévore, non sans avoir préalablement jeté la peau sur laquelle il glissera plus tard...

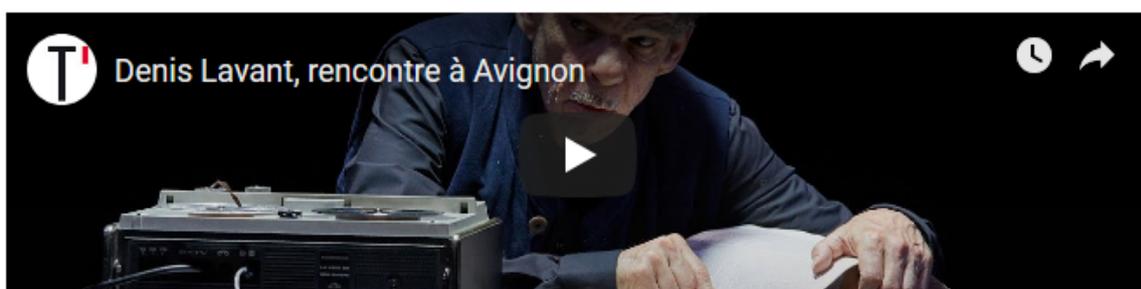


Denis Lavant dans "La Dernière bande" de Samuel Beckett. (PIERRE GROSBOIS / PIERRE GROSBOIS)

Cette immobilité, ces gestes minutés, cette pantomime délectable, introduisent un festival tragi-comique. Un homme écoute une bande magnétique extraite de son journal intime, où il a enregistré le souvenir d'un amour passé. La bande 5 de la boîte 3, on ne peut pas l'oublier. C'est tout Beckett d'inscrire dans des choses triviales des strates essentielles de nos vies. La bande 5 de la boîte 3, l'échelle de *Fin de Partie*, le banc près de l'arbre d'*En attendant Godot*. Beckett tire le suc de l'existence de sa plus pure insignifiance. Ce qui va à merveille à Denis Lavant, avec sa tronche de traviole et sa silhouette cabossée, derrière son bureau suranné.

Dans la barque embarqué

Lavant dit peu de choses en direct, il fait tourner la bande magnétique 5 de la boîte 3 qui résonne de sa voix d'il y a 30 ans. Quand il a aimé. "Foutaise", dit-il. Puis en s'écoutant, il se ravise. Il en serait ému, lui, le petit escogriffe abimé de la vie, réfractaire, naturellement misanthrope, alcoolique esseulé. Il se revoit à cette seule évocation verbale, dans cette barque avec elle, allongé, sa main sous un corsage, effleurant la naissance d'un sein...



Télérama / YouTube

Souvenir insupportable d'un bonheur fugitif, aussitôt refoulé. Quel imbécile il a été cet après-midi d'été mémorisé sur la bande, *La Dernière bande*. Elle lui traverse le cœur, car elle signifie qu'il est passé à côté de l'amour. Le temps fait son travail. Il n'engendre pas le regret, mais une révélation. Celle d'un autre possible. Une note d'espoir, rare chez Beckett.

Comme toujours chez l'auteur, aucun pathos ne vient charger un propos subtil, où l'humour est comme un vecteur de sens. Denis Lavant est ce passeur d'histoire. Son art se diffuse jusqu'au pigeonnier, par son seul regard, ses seuls traits, puis ses déplacements syncopés, au rythme de ses pas quand il part en fond de cour et que leur cliquetis résonnent. Fascinant. Très belle pièce, très beau texte, très belle performance et mise en scène épurée de Jacques Osinski. Tout ce que le minimalisme peut exprimer de sentiments. Emouvant et puissant : tout Beckett. Une longue ovation a salué ce beau travail reconnu par un public ravi.

La Dernière bande

De Samuel Beckett

Mise en scène : Jacques Osinski

Interprète : Denis Lavant

Théâtre des Halles

Rue du Roi René, Avignon

Du 5 au 28 juillet - 21h30

Réservations

+33 (0)4 32 76 24 51

Tarifs

Abonné : 15 €

Plein tarif : 22 €

Moins de 16 ans : 10 €

Reprise du 7 au 30 novembre à Paris, à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet.

https://mobile.francetvinfo.fr/culture/spectacles/theatre/festival-off-davignon-la-derniere-bande-denis-lavant-impressionne-dans-un-beckett-radical_3539863.html#xtref=http://m.facebook.com/hilippe

Denis Lavant et Jacques Osinski, invités de l'été des Festivals

https://www.francebleu.fr/emissions/l-ete-des-festivals/vaucluse/l-ete-des-festivals-13?fbclid=IwAR0qztZAdAPAU1SJUCU_uAR_C0eoyNAiil0aLXiHX3aSiJ2RM2QMLy5k0SU

L'ÉTÉ DES FESTIVALS

Du lundi au vendredi à 12h05



Macha Makeïeff de « Lewis versus Alice », Sébastien Davis de « La casque et l'enclume », Claire Dancoisne de « La Green Box », Denis Lavant de « La dernière bande », © Radio France - Rauma Nolhent

L'été des festivals: épisode 16

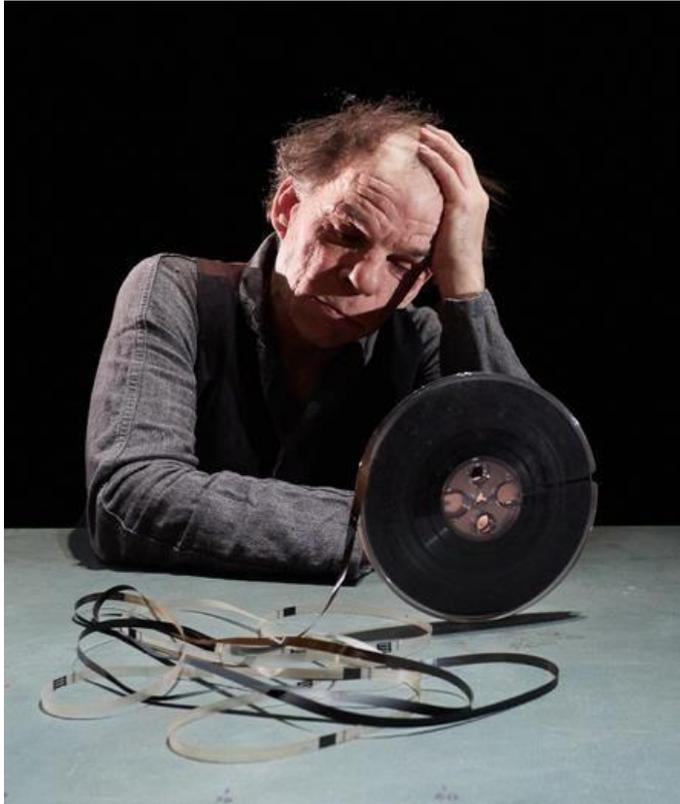
Par Michel Flandrin



Diffusion du lundi 22 juillet 2019

Durée : 53min

Au sommaire de "L'été des festivals", "La dernière bande", "La Green Box" et "Le casque et l'enclume" dans le Off. "Le travail de Macha Makeïeff" au In. Des concerts en Vaucluse.



La dernière bande - La dernière bande

“ ***"Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là." Chaque année, le jour de son anniversaire, Krapp fait le point sur sa vie et s'enregistre sur un magnétophone. Chaque année, il écoute quelques bandes anciennes et peste contre celui qu'il a été tout en se remémorant certains instants merveilleux et perdus. Il est à la recherche de l'instant T, du moment fondateur, celui de l'amour peut-être. "Sois de nouveau, sois de nouveau". Avec son humour noir habituel, Beckett décortique le temps qui passe.*** ”

Invités : Denis Lavant interprète et Jacques Osinski metteur en scène.

• La dernière bande • à 21h30 au Théâtre des Halles jusqu'au 28 juillet, sauf le 23.

WEB

Denis Lavant, beckettien jusqu'à La Dernière bande

9 juillet 2019 / dans A voir, Avignon, Best Off, Les critiques, Off, Paris, Théâtre / par Vincent Bouquet



Photo Pierre Grosbois

Après *Cap au pire*, Jacques Osinski a de nouveau fait appel à l'insondable comédien pour s'approprier cette très courte pièce de Samuel Beckett. Un seul en scène troublant créé au Théâtre des Halles à Avignon.

Un long, très long silence. Alors que l'on attendait de lui des mots, l'homme assis à son bureau végète dans sa torpeur. Éclairé par une lumière blafarde, il patiente, regarde sa montre à gousset, de très près, comme s'il attendait quelqu'un ou quelque chose. La mort, peut-être. Soudain, il se lève, prend un trousseau de clefs, ouvre un tiroir et y découvre... une banane qu'il caresse, avant de la manger. Une première, puis une seconde fois. Dans un dénuement palpable, sa vie est réduite à cela, une suite de rituels qui comblent, comme ils le peuvent, le temps qui passe. Quand il ne se lève pas pour s'enquiller une bouteille hors-champ, l'homme fouille dans ses boîtes à archives pour y prélever des bandes à écouter. Cette fois, ce sera la bobine 5 rangée dans la boîte 3.

Au crépuscule de sa vie, qui n'a visiblement plus de saveur, il replonge alors dans son passé. Son présent n'a plus de sens, sinon celui d'alimenter une nostalgie, matinée d'auto-dérision, qui n'a d'autre but qu'elle-même. Enregistrée à 39 ans, trois décennies avant son écoute, la voix de l'homme sortie de la bande témoigne d'un amour intense, mais perdu. Bêtement. Parfois, quand les mots se transforment en claques, il interrompt la diffusion, soliloque un peu, puis reprend. Avant de tenter de réaliser une ultime bande qui n'a plus le lustre de celles d'autrefois, et montre, par sa pauvreté, la profondeur du vide.

Tout comédien n'aurait pas pu se frotter à un tel substrat, mais, **en terres beckettiennes, Denis Lavant peut tout**. En scène, il a le physique, l'allure et la posture naturellement étranges des anti-héros de Beckett. Leur douce folie aussi, plus dangereuse pour eux-mêmes que pour les autres, qui suscite un attachement paradoxal. Sa voix, sortie de la bande comme de sa bouche, agit comme un révélateur d'idées, et prouve sa fine lecture d'une pièce qui aurait pu demeurer, sans cela, bien obscure.

Déconcertante, *La Dernière bande* est sans doute moins radicale dans sa forme que *Cap au pire* – [la précédente création du tandem Osinski-Lavant](#) – mais tout aussi exigeante. Économe en mots, la partition de Beckett est riche de silences, que Jacques Osinski a su utiliser à dessein. Il y déniche les puits d'humour présents chez le dramaturge et allège le côté sinistre d'un homme dont la vie, si son cœur bat toujours, semble révolue. **Le metteur en scène agit alors comme un guide dans la forêt beckettienne**, et met à la portée du spectateur les clefs de compréhension dont chacun n'aura plus qu'à se saisir.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

■

**La Dernière bande
de Samuel Beckett (Editions de Minuit)**

Mise en scène Jacques Osinski

Avec Denis Lavant

Lumière Catherine Verheyde

Scénographie Christophe Ouvrard

Costumes Hélène Kritikos

Dramaturgie Marie Potonet

Production Compagnie L'Aurore Boréale

Coréalisation Théâtre des Halles, scène d'Avignon ; Athénée Théâtre Louis-Jouvet

Avec le soutien de l'Arcal

**L'Aurore Boréale est subventionnée par le ministre de la Culture et de la Communication –
DGCA**

Durée : 1h20

Festival Avignon Off 2019

du 5 au 28 juillet à 21h30

Théâtre des Halles

Athénée-Théâtre Louis Jouvet, Paris

du 7 au 30 novembre

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps



AVIGNON, AU FIL DU OFF

« **La Dernière bande** ». Un Beckett très souvent repris. Par de jeunes inconnus ou d'immenses comédiens. David Warrilow, Etienne Bierry, autrefois. Robert Wilson, plus récemment. *La Dernière bande (Krapp's last tape)* est un texte très simple et fort. Le jour de son anniversaire, un homme s'enregistre, fait le point sur sa vie, écoute des bandes anciennes. Ce jour-là, soixantaine venue, il revient à ses trente ans : « *Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie été con à ce point-là.* » Un texte qui se joue la plupart du temps en 55 minutes ou une heure. N'attendez pas cela : dirigé par Jacques Osinski, cette version portée par un Denis Lavant comme toujours impressionnant, dure 1h20. Cela veut dire que certains moments sont allongés à l'extrême : la dégustation des bananes, les allers-et-retours hors champ –que de nombreux metteurs en scène évacuent, d'ailleurs. Beckett impose des didascalies très précises. Ici, elles sont interprétées au maximum de leur dilatation. Pourquoi pas ? Denis Lavant est tellement engagé dans son jeu, avec ce mélange qui sied au personnage, de gravité, de chagrin, de ricanement, de douleur. D'espièglerie et d'émotion. Krapp revient sans cesse à un moment d'amour. Une barque, une jeune femme, son regard. Ils sont pour jamais bercés par l'eau qui clapote. La musicalité de Denis Lavant épouse celle de Samuel Beckett. Classique et fort.

Théâtre des Halles, à 21h30. Durée : 1h20. Jusqu'au 28 juillet.

THÉÂTRES | ÉCRITURES

FRICTIONS

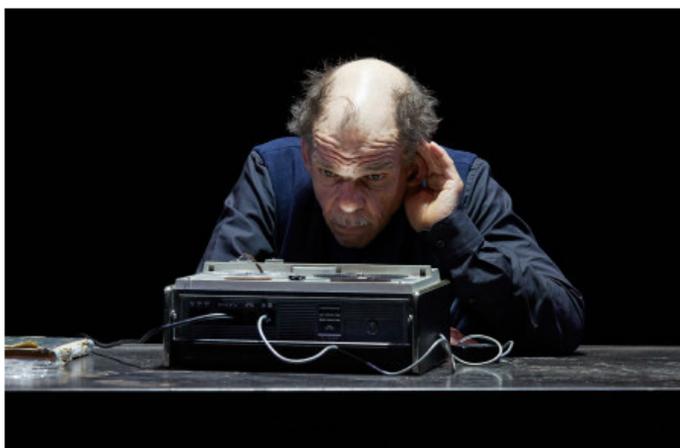
REVUE EN LIGNE

« FESTIVAL D'AVIGNON IN - FESTIVAL D'AVIGNON IN »

FESTIVAL D'AVIGNON OFF

Une leçon de comédie

La Dernière bande de Samuel Beckett. Mise en scène de Jacques Osinski. Théâtre des Halles. Jusqu'au 28 Juillet à 21 heures 30. Tél. : 04 32 76 24.51



Il y a deux ans maintenant, nous avons été saisis, au sens fort du terme, par la prestation de Denis Lavant dans *Cap au pire* de Samuel Beckett. Deux ans plus tard donc, dans le même lieu, le Théâtre des Halles que dirige Alain Timar, le revoilà, toujours en compagnie de Beckett, mais dans *la Dernière bande*, cette fois-ci. Entre les écritures de *La Dernière bande* et *Cap au pire*, plus de vingt ans se sont écoulés, et on pourra toujours en déduire qu'entre les deux textes la pensée de l'auteur s'est encore radicalisée, si faire se peut. Est-ce à dire qu'entre les deux spectacles signés par Jacques Osinski il y aurait une liaison chronologique, ce qui expliquerait peut-être que cette fois-ci Denis Lavant, son interprète, n'est plus immobile, figé à tout jamais ? Ce serait pousser le raisonnement un peu loin ; disons simplement que nous sommes ailleurs. La figure de Krapp, le vieil homme qui s'enregistre à chacun de ses

anniversaires et réécoute les bandes à la recherche de sa propre vie, est effectivement différente de celle du personnage choisi de *Cap au pire*. Et là, Jacques Osinski, le complice de toujours, très à son aise sur le vaste plateau du Théâtre des Halles, joue de cet espace et étire le temps, à n'en plus finir : silence, long silence, assis immobile à son bureau, face à son magnétophone, Krapp laisse s'égrener le temps, avant de pousser un soupir, et commencer à bouger, faire quelques pas vers les tiroirs du bureau à la recherche d'une banane. Le rituel a commencé. Ce que réalise Denis Lavant en vieux clown fatigué et désarticulé est proprement stupéfiant. Et vous saisit à la gorge. Dans son vieux costume élimé, c'est tout l'art du comédien qu'il nous fait toucher du doigt.

Jean-Pierre Han

Photographie : © Pierre Grosbois



La Dernière Bande (Krapp's Last Tape)

Le Festival d'Avignon

Emilie Dumesny © 18/07/2019

Pierre Grosbois

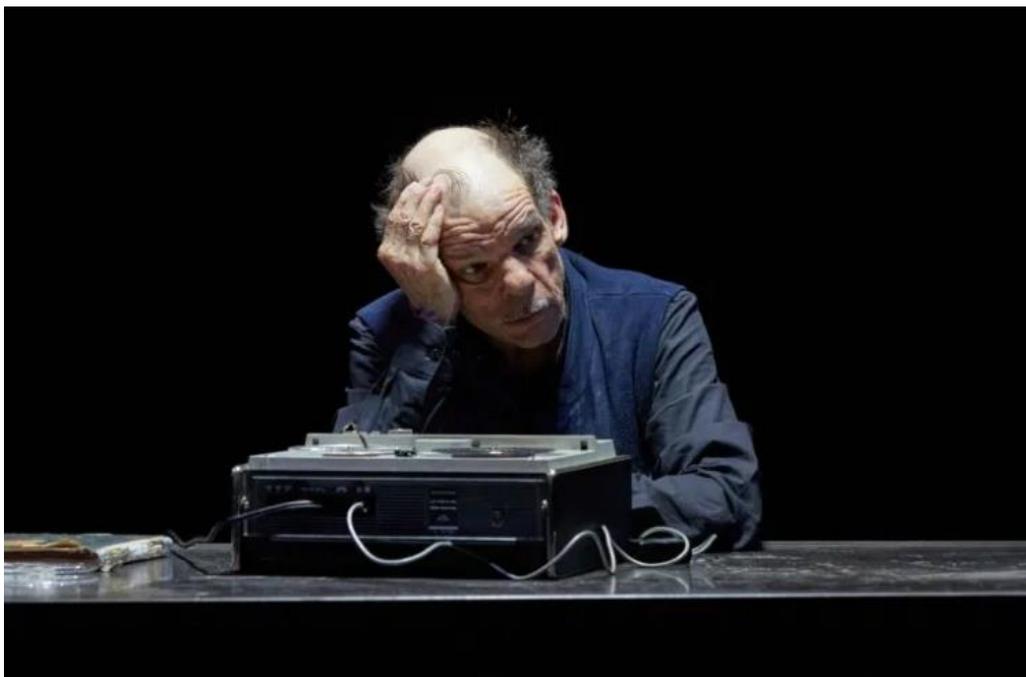
Théâtre des Halles - Salle Chapitre



This year, at the Avignon 'Off' festival, Jacques Osinski's take on *La Dernière Bande* provokes a particular excitement. When I enter the Théâtre des Halles, a small crowd is already there. Most of us are glad to see a Beckett play, but let's face it, most of us were even more excited to see Denis Lavant in a Beckett play. The French actor, easily identifiable, is known for his acrobatic performances and his ability to transform into anything, using his unique face, voice, and body.

The first encounter with Lavant is breathtaking: the whole room is plunged into total darkness, but we can hear someone's shoes squeaking, and then the creaking of a chair. Suddenly, a cold light turns on, brutally illuminating Denis Lavant from above. He is sitting at a desk, completely still, and during never-ending seconds, and maybe a couple of minutes, he does not even blink his eyes. The tension grows (how much longer can he stay like this?) and my eyes, captivated only by Lavant's presence, barely see what is around him. A tape recorder is in front of him, along with several cardboard boxes stacked on his desk.

Against all expectations, Lavant takes a deep breath, and he's off. He starts moving, and everything he does is extremely precise. He gets up, opens a drawer, forms a 90° angle with his body in order to see what is in the drawer, and takes a banana. With burlesque mimics, Lavant carefully peels the banana. The fruit's skin falls on the floor, and in what could be a scene from a Chaplin, Keaton, or Tati film, Lavant slips on the coloured obstacle and grunts. When he gets another banana out of the drawer, the audience bursts out with laughter: it is as if what we have just seen was a film that was rewinding and starting over.



This pattern of the rewind movement is central in Beckett's play, in which the only character, Krapp, listens to tapes of him talking that he recorded many years before. When listening to the tapes, he skips some parts of what he hears, laughing at his 30-years-younger self: 'hard to believe I was ever as bad as that.' Lavant's acting brings a touch of humour to the situation, but his husky and veiled voice betray Krapp's melancholy.

The lighting, which is very simple and stays exactly the same throughout the play, is sober but clever. It isolates the desk from the surrounding total darkness, and highlights every detail, whether it is the wrinkles on Lavant's face or the dust escaping from the pages of his dictionary. It also reinforces the impression of Krapp's solitude, even though the darkness seems to comfort him: 'With all this darkness around me I feel less alone'.

Krapp searches for memories of what are probably lost loves, listen to some sentences over and over again without seeming to be satisfied by them. The only thing that delights him is to pronounce the word 'bobine'(spool), which he is fond of. He could be an old man losing his mind or a child learning to pronounce new words and learning how to read: this is Denis Lavant's magic, and he makes a very touching Krapp that will surely be remembered.

Summary in French:

Si les spectateurs du Théâtre des Halles viennent voir *La dernière bande* de Samuel Beckett, une bonne partie d'entre eux vient particulièrement pour le comédien qui l'interprète dans cette mise en scène de Jacques Osinski : l'unique Denis Lavant. Sa performance ne déçoit pas: entre comédie burlesque purement corporelle et accents plus mélancoliques, la présence incroyable du comédien maintient une tension de la première à la dernière minute de la pièce.

By Samuel Beckett

Directed by Jacques Osinski

With Denis Lavant

Théâtre des Halles - Salle Chapitre

Until 28 July 2019



Denis Lavant en conversation avec Thibault Elie Le Festival d'Avignon

Thibault Elie 02/08/2019

C élèbre pour être l'acteur fétiche des films de Leos Carax (*Les Amants du Pont-Neuf*, *Mauvais Sang*, *Holy Motors*), ayant joué pour de grands cinéastes contemporains (Claire Denis, Harmony Korine, Claude Lelouch, Pierre Schoeller), Denis Lavant est aussi un fidèle des plateaux de théâtre. Dans le "Off" du Festival d'Avignon il interprète Krapp, le seul personnage de la pièce *La dernière bande* écrite par Samuel Beckett. Mise en scène par Jacques Osinski —avec qui Denis Lavant a déjà travaillé plusieurs fois — au théâtre des Halles (jusqu'au 28 juillet), c'est l'histoire d'un vieux monsieur qui réécoute sa voix parlant de son passé, enregistrée et rangée dans une boîte qu'il sort à chaque anniversaire.

Un matin ensoleillé, je rejoins Denis Lavant pour discuter de son interprétation du personnage de Krapp. Scie musicale et flèches dans le dos, il a écumé la brocante de la place des Carmes d'Avignon où il a récupéré un petit tampon d'imprimerie datant de 1932. Apprenant que l'entretien sera traduit en anglais, il commence à me raconter l'histoire d'un film turc qu'il a joué à Londres, dans lequel il jouait un malfrat français...un film qui n'est jamais sorti. Ce rapport entre passé et présent, entre celui qu'il était il y a 30 ans et celui qu'il est aujourd'hui entrent en écho avec *La dernière bande* dont nous avons parlé l'heure qui a suivi.

Quel rapport entretenez-vous avec l'oeuvre de Samuel Beckett ?

Beckett est un grand artiste, un grand écrivain qui est allé très loin dans une quête personnelle, dans le noir. Je le connais depuis longtemps : j'ai toujours adoré son humour. Il a à voir avec le burlesque en fait, sinon le clown, ce truc là de personnages qui sont un peu décalés, en tout cas marginaux, asociaux, dans une sorte de solitude. Il trimballe donc un peu ce burlesque.

D'ailleurs Beckett a fait un film avec Buster Keaton qui s'appelle *Film*. C'était sur la fin de la vie de Buster Keaton et qui est pas du tout un film drôle (*rires*). Mais il utilise un peu la silhouette de Keaton, un peu les slapsticks. Mais dans son rythme très très lent et ça donne un peu le ton. En même temps c'est un grand littéraire, il connaît ses classiques comme on dit.

Il y a une figure très inspirante chez Beckett : dans la *Divine Comédie* de Dante il y a au Purgatoire un être, Belacqua, qui est au purgatoire simplement parce qu'il n'a aucune volonté de faire quoi que ce soit. De faire ni le bien ni le mal, il est dans une sorte de prostration, de se dire à quoi bon, une sorte de àquoiboniste avant Dutronc... C'est un peu la matrice des personnages de Beckett qui sont dans une grande inertie et qui en même temps carburent à fond, qui ne sont pas inertes et ont une pensée très active mais sont dans une forme de prostration, d'immobilisme parce que trop de pensée.

Est-ce que tous les textes de Beckett travaillent sur le même registre au théâtre ?

Il y a deux ans avec Jacques Osinski on a joué un des derniers textes de Beckett, *Cap au pire*. C'est une sorte de long tissu d'une sorte de navigation. Comme il n'y avait de didascalies — ce n'était pas fait pour le théâtre — et que les ayants-droits de Beckett sont assez scrupuleux par rapport à son oeuvre, on avait fait cela de façon minimaliste. J'étais debout sur une sorte de carré blanc qui s'illuminait, face au public et pendant une heure et demie sans bouger à défilier le texte. (*commence à déclamer la réplique*) On était dans un vrai immobilisme avec la parole qui était présente tout le temps donc avec aussi la pensée.

La dernière bande est un autre mode : il y a très peu de paroles directes, quatre pages en tout. Tout le reste c'est presque un acte muet...Et ça ne me dérange pas. Tout ce que l'on joue est exactement ce qui est inscrit par Beckett. Sauf que l'on a pris le parti avec Jacques Osinski de jouer chaque chose concrètement et non pas essayer d'aller vers une fluidité ou un naturalisme. (*lit le texte*) "*Krapp demeure un moment immobile*". Donc on le joue à fond. Ce sont des moments que l'on a choisi de jouer complètement. Ça installe un rapport au présent pour le spectateur. On peut le jouer de façon beaucoup plus ramassée.

Quand je commence à me taire et à être dans l'immobilité, le rapport au temps commence à être totalement subjectif. Mais, finalement, comme on l'a défini en répétition en mettant des paramètres — tu peux faire durer encore plus, c'est un peu long là — à mon avis il y a organiquement une mesure. La pièce dure sensiblement à peu près le même temps chaque fois. Mais c'est vrai que c'est particulier au début et puis ces moments-là de prostration...

A quoi pensez-vous à ces moments-là, face au public ?

A tout. Et en même temps c'est libre. Je vois le public. J'essaye de m'évader, c'est-à-dire de trouver un interstice entre les spectateurs. De pas être dans le regard des spectateurs et en même temps d'être conscient de ma respiration, de mon corps, de mon immobilité, de chercher un calme et en même temps d'être dans une pensée, de vagabonder en fait et en même temps d'être dans un rapport en disant "Bon, jusque là ça va, je pousse encore, bon, il va être temps de..." et puis de laisser venir, la cessation de ce moment-là, le soupir. C'est ouvert, c'est d'être là puis de s'absenter mais de chercher cette qualité de moment qu'on peut éprouver quand on est seul, rentrer dans une pensée et s'en foutre de ce qu'il y a autour. Sauf que là effectivement je suis conscient qu'il y a 150 regards qui sont braqués sur moi (*rires*).

Qu'avez-vous compris du personnage de Krapp ? L'avez-vous interprété à votre manière ?

Il y a une partition ! En général dans ce cas-là je me déplace vers le personnage. Ce que donne Beckett dans la bande enregistrée et dans la bande qu'il enregistre ce sont des éléments de la vie de ce personnage, de son état de solitude. On trouve un personnage qui fête son anniversaire avec un rituel. Depuis des années il écoute une vieille bande qu'il a enregistrée et il enregistre une. Là il a 69 ans et il écoute une bande enregistrée trente ans auparavant où il parle d'une bande qu'il a lui-même enregistrée douze ans auparavant donc quarante-deux ans avant ses 69 ans. Ça fait part de trois moments de sa vie et ça raconte quelque chose d'une grande période de vie d'un personnage qui avance...et en même temps ce qui est intéressant avec la bande enregistrée c'est que c'est un écho d'un présent d'une autre époque. Il est toujours dans une attitude plus critique en étant plus âgé par rapport à ce qu'il a enregistré les années d'avant. Donc c'est particulier.

Le travail le plus important a été d'enregistrer la bande, de rendre crédible l'enregistrement d'un type de 39 ans, de trouver une énergie, un rythme, une sorte d'aplomb, de prétention même qui est autre que celle qu'il a à 69 ans. Ensuite pour moi c'est de rentrer dans un rythme décrit par Beckett : je me mets avant tout au service de la partition. Beckett dit que Krapp voit mal, qu'il entend mal et qu'il a une démarche laborieuse. Donc je me suis appliqué à faire cela. Un truc absolument concret — ça peut paraître idiot mais c'est comme ça que je travaille — j'ai trouvé des chaussures dans une brocante à Paris, des vieilles chaussures de l'armée américaine, et je me suis dit "Ah voilà, c'est exactement ça qu'il me faut !". C'est à la fois de belles chaussures et des chaussures qui sont bien, qui sont raides, où l'on est un peu engoncés et qui m'aident à avoir cette démarche qui est un peu chaplinesque aussi...mais un peu de vieux, un peu laborieuse comme c'est décrit.

C'est donc utiliser les éléments du texte et voir comment ça retentit chez moi émotionnellement aussi. Ce qui me touche dans ce texte c'est que Beckett l'a écrit en pensant à une femme qu'il a aimée, beaucoup aimée et qui est morte d'un cancer. Il y a cette chose de se souvenir des yeux, du regard. En fait c'est "*Adieu à l'amour*". C'est ce qui est dit à un moment et c'est ça que Krapp va rechercher dans la bande : il veut écouter ce moment où il était encore dans une relation amoureuse et qu'il a décidée d'arrêter pour se consacrer à son oeuvre. Ce qui est étonnant c'est qu'il y a aussi quelque chose de l'autobiographie et d'authentique de la part de Beckett mais il le stylise, il le transmet dans un personnage, dans Krapp. Qui veut dire "*nu*" en anglais non ?

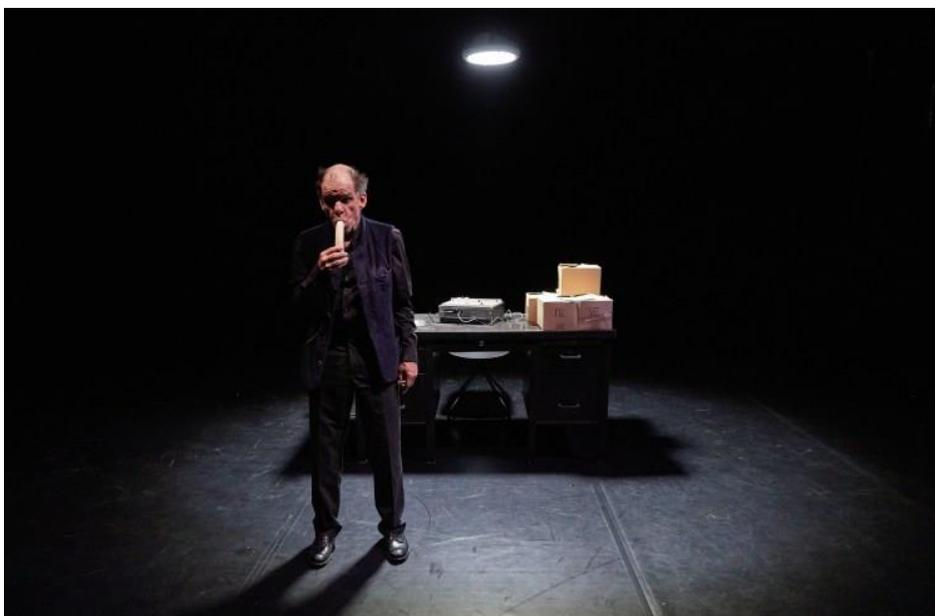
Oui c'est écrit "*Krapp*" dans le texte mais "*Crap*" en anglais ça veut dire "*Merde*"...

Merde...Monsieur Merde (*rires*) [personnage interprété par Denis Lavant dans les films de Leos Carax *Merde* (2008) et *Holy Motors* (2012)]

Comment vous préparez-vous pour jouer la pièce tous les jours ?

Rien. Je fais rien. Si vous voulez à chaque spectacle il y a une manière différente de l'aborder. Quand je fais de grands monologues comme *Cap au pire* — j'avais une heure et demie de texte — ma manière de me rassurer c'était deux ou trois heures avant le spectacle de marcher dans la ville et de me dire tout le texte pour le préparer, comme pour chauffer mon instrument. Dans un cas comme *La dernière bande* où j'ai très peu de texte il s'agit d'être dans l'acte de condenser du présent. Je m'efforce de rien faire (*rires*). Surtout de pas préméditer, de pas répéter la pièce mais d'arriver disponible pour plonger dans cet état là. C'est particulier parce que j'ai pas grand chose à quoi me raccrocher sinon de me calmer. J'arrive une heure avant au théâtre, je m'habille, souvent je mets mes affaires en place...

La seule préparation importante que je fais — et d'ailleurs faut que j'y pense — c'est d'acheter des bananes. Tous les jours je fais un casting de bananes dans les différentes épiceries et j'essaie de trouver des bananes qui me plaisent, qui soient grosses mais pas trop grosses quand même, qui soient bien, bien quoi, qui se tiennent (*rires*). Ça parait rien mais des fois je mets du temps, c'est pas évident tous les jours. Des fois il y a pas les bananes qui conviennent (*rires*).



De quoi avez-vous discuté avec Jacques Osinski pour aborder cette partition de Beckett ?

A partir du moment où on était d'accord pour faire ce texte ensemble — et moi je trouvais ça génial de faire une autre approche de Beckett après *Cap au pire* — la première chose qu'il m'a proposée c'est de prendre vraiment en compte tout cet acte muet, tout le début de la pièce particulièrement, qui peut être très réduit mais ici de dilater le temps, d'entrer dans un rapport au temps qui est pas dans un temps quotidien, qui est pas un temps raisonnable. C'est vraiment cela l'enjeu principal. Après effectivement on a lu le texte ensemble, on s'est questionnés sur des mots. Jacques Osinski a pris le texte anglais en regard aussi pour essayer de scruter la partition, de la comprendre le mieux possible...et puis aussi d'essayer d'aller à une forme de pureté, de pas avoir d'idée toute faite sur le ton. J'avais vu le personnage de Krapp joué dans d'autres mises en scène et on pourrait penser au premier abord qu'il y a un ton cynique et ironique dans sa manière, dans son ricanement. On a essayé d'éviter ça.

Par exemple un moment à la fin de la pièce a été précieux. Krapp dit : *Sois de nouveau, sois de nouveau. Toute cette vieille misère. Une fois ne t'a pas suffi. Rien que ce groupe de mots — une fois ne t'a pas suffi* — je l'ai dans l'oreille avec une forme d'ironie un peu cynique. Si on va au sens plein du terme c'est dans cette affirmation quelque chose comme "Ah oui, tu as besoin de revivre les choses une autre fois. Tu es obligé d'enregistrer pour dédoubler le temps." Plus on va au coeur du sens des phrases et des mots, plus ça retentit largement à mon avis. Jacques Osinski a pour ça un regard très précieux et une écoute très fine.

Quel est votre secret pour contrôler votre corps au maximum pendant la pièce ?

J'ai pas de secret. Avec ma pratique et ma formation j'ai quand même une maîtrise physique assez bonne. J'ai beaucoup travaillé sur le mime, l'acrobatie, la danse. J'ai une conscience de mon corps très présente. Et ça ne me gêne pas du tout d'être immobile. Après c'est un exercice mental : c'est d'accepter l'immobilité, ce n'est pas de se contraindre. C'est brusquement de partir de là-dedans quoi. Tout part la respiration. C'est pas du yoga — j'aime pas ça — ni de la respiration forcée mais je suis conscient de trouver du calme en moi. Et puis c'est tout le temps relié par l'imaginaire. A partir du moment où ça continue à bouger dans ma tête, à être dans une dynamique. Être dans l'immobilité c'est quand même être dans une dynamique de pensée, ou même physique. C'est pas d'être un WC, c'est d'être là et tout est tenu par le regard, par ce qui est encore en mouvement — c'est-à-dire la pensée. C'est réduire le mouvement général physique à un mouvement interne, y compris avec la respiration. Voilà, c'est pas un secret, c'est juste d'en avoir conscience. C'est comme ça que je pratique (*rires*).

Venez-vous chaque année au Festival d'Avignon ?

Non ce n'est pas systématique. J'y vais depuis longtemps, depuis le début des années 1980, où j'ai fait de la Commedia dell'arte. J'ai été dans le "In", j'ai été dans le "Off". J'ai bien arpenté la ville et les théâtres. J'ai vu un peu évoluer le festival aussi. J'y vais quand la production dans laquelle je suis le demande. J'appréhende un peu mais je suis toujours content d'y être parce que j'apprécie cette ville. Je trouve que le Festival est devenu une sorte de chose, de boursoufflure terrible, mais bon... Des fois ça peut m'agacer, des fois ça me met en colère...

Par boursouflure vous vous parlez de l'inflation des spectacles ? (1592 cette année dans le "Off", NDLR)

C'est-à-dire qu'il y a déjà un hiatus indécemment, l'abîme qu'il y a entre le "In" et le "Off". Entre le privilège, le confort, l'argent qui est mis dans le "In". Des lieux qui ne sont utilisés qu'une fois par jour pour un spectacle. Et la manière où dans le "Off" les salles reçoivent une dizaine ou une quinzaine de spectacles par jour, tout le monde est entrain d'afficher, de tracter dans les rues pour promouvoir son spectacle. Il y a une sorte de succession entre eux, on a pas de temps de s'installer. Ce n'est pas le même régime, il y a deux régimes différents. C'est un peu un reflet de la société dans laquelle on est aussi.

Cette distinction voire ce fossé entre le "In" et le "Off" n'était-il pas déjà présent il y a 30 ans ?

Ça a toujours été comme ça mais je trouve que l'abîme s'est accru entre le "In" et le "Off". J'aurais rêvé à un moment donné de remettre tout en question, au moment où il y a eu les grèves pour les droits des intermittents du spectacle en 2003. Mais en fait le propos a été détourné, le Festival a été clos et on a complètement noyé le poisson. Alors que c'est là qu'il y a avait un problème à régler, de trouver un statut équitable par rapport à l'ensemble du festival.

Alors forcément le "In" il y a des "produits", le festival est entré dans quelque chose de plus en plus commercial avec des produits mis en valeur. La plupart des spectacles du "In" sont joués, sont achetés, sont vendus. Ce sont des spectacles qui vont tourner. Dans le "Off" c'est la foire où il y a des spectacles comme le mien qui sont déjà amenés à être joués ailleurs et des gens qui viennent trouver des acheteurs, qui viennent proposer leur travail, leur création et qui en sont souvent pour leur argent. Tout le monde n'a pas les mêmes chances ! Moi j'ai de la chance parce que j'ai fait du cinéma donc j'ai une image médiatique. Forcément les gens vont venir me voir jouer au théâtre aussi pour ça. Je n'ai pas besoin de tracter forcément. Et puis il y a des gens qui sont totalement inconnus qui ont besoin de faire la retape.

Mais le "Off" c'est en même temps monstrueux et drôle : on trouve toute la palette possible du spectacle vivant. Il y a aussi bien du stand-up que des pièces très intellectuelles, des pièces baroques, que des trucs très amateurs. En même temps ça me révolte un peu et en même temps je trouve ça marrant. Je trouve qu'il y a quand même quelque chose qui est très aimable, en tout cas qui circule qui est assez solidaire et fraternel qui circule parmi les gens du "Off". Et ça c'est ça qui est chouette (*rires*).

Si vous n'allez pas voir des spectacles la journée, que faites-vous ?

Je me promène, je rencontre des gens, je mange des huîtres, je vais pas mal au bouquiniste, je me pause.

Mais ça passe vite. Toute la journée est sous-tendue par le fait qu'il y a *La dernière bande* à faire à 21h30. Donc il ne faut pas s'énerver (*rires*). Souvent je bouquine, je tourne, je fais plusieurs tours de ville, je cherche des bananes, je me nourris, je rencontre des gens, voilà. Il y a pleins de choses à faire quoi (*rires*).

Entretien réalisé à Avignon le 21 juillet 2019 par Thibault Elie

Crédit photo : Pierre Grosbois

Théâtre du blog

La dernière Bande de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

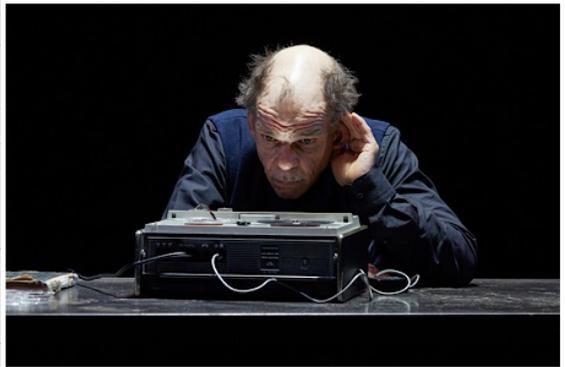
Posté dans 9 juillet, 2019 dans [critique](#).

Festival d'Avignon

La dernière Bande de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

Il nous fait attendre : noir total durant plusieurs minutes. Cela fabrique du silence, profond et de l'étendue. Puis sous le cercle lumineux de l'unique lampe, apparaît un bureau, et lui derrière. Le bureau de tous les bureaux, moche, en métal, fonctionnel mais pour on ne sait quelle fonction, kafkaïen si l'on veut, ou mieux: beckettien. Le bureau emblématique. L'acteur, met encore un long moment avant d'esquisser une action quelconque.

Dans cet îlot, le premier raclement de gorge devient une action. Il lui arrive d'en sortir, au-delà de l'obscurité ; on entend l'écho de bruits distincts et non identifiés, et quand il revient, le glissement de ses semelles. Il, Lui, ce n'est pas Buster Keaton, pour qui et avec qui Beckett avait réalisé *La Dernière Bande*. Mais Denis Lavant, l'acrobate



immobile de *Cap au Pire*, réalisé avec Jacques Osinski il y a deux ans dans ce même théâtre. Il a, du clown, l'indispensable virtuosité qui fait de chaque geste une création et il devient sa propre marionnette, le pantalon juste trop court, la veste juste coincée, le geste insolite, d'une précision, d'une exactitude hallucinante. Ses doigts à la recherche d'une clé prennent une vie autonome virtuose, inquiétante. Le jeu de l'acteur à l'intensité du dessin, entre le croquis d'humour noir à la Chaval et le crayon obstiné d'Alberto Giacometti, au trait fouillé et buriné : l'acteur a l'âge qu'il a. La perfection d'un art énigmatique.

La Dernière bande donne une image saisissante de la vie au moment où elle se prend pour de la vieillesse : à chaque anniversaire, Krapp se fait le greffier de sa vie en enregistrant sa propre voix, bilan des petits et grands moments. Boîte 3, bobine 5, Krapp savoure le mot bobine, le mâche comme la banane fatale et clownesque par quoi le spectacle a commencé, avant la parole. Et c'est quoi, ce qu'il écoute et que l'on entend, avec sa voix d'alors ? Un homme dans la force de l'âge, la mort de la mère, « en état de viduité ». Le mot reste alors comme un gros grumeau dans la gorge ; il faut aller chercher le dictionnaire, c'est toute une affaire et cela prend le temps réel d'un aller et retour vers un « en dehors », au-delà des ténèbres.

On entend, répétée, coupée, repriss -Krapp est le maître de l'interrupteur- l'histoire d'un amour au fond d'une barque: « mon visage sur ses seins, ma main sur elle ». Cette bande porte de la vie, qui a eu lieu ; le petit homme peut même y entendre le mot *bonheur*, ou le faire taire avant d'enregistrer une dernière bande...

On nous dit que ce texte est nourri d'éléments autobiographiques, on veut bien le croire. Samuel Beckett y est à la fois léger et métaphysique : et si la vie n'était faite que de ces petits bouts de souvenirs ? Et si ce n'était déjà pas si mal ? En tout cas, Denis Lavant et Jacques Osinski nous infligent une délicieuse torture, faite d'attente, d'écoute, d'effroi et d'humour. Dans l'épaisseur de l'obscurité et du silence, le plateau n'a plus de limites, la boîte noire est en nous. Si ce n'est pas du théâtre, ça ? De peu de mots et de grande intensité.

Christine Friedel

Théâtre des Halles, Avignon. T. : 04 32 76 24 51



« LA DERNIERE BANDE » : OSINSKI / DENIS LAVANT, POUR UN SPLENDEBE BECKETT

Posted by *lefilduoff* on 20 juillet 2019 · [Laisser un commentaire](#)



LEBRUITDUOFF.COM – 20 juillet 2019

AVIGNON OFF 19. « La dernière bande » De Samuel Beckett – Mise en scène de Jacques Osinski avec Denis Lavant – Théâtre des Halles du 5 au 28 juillet 2019 à 21h30 (relâche les 9, 16 et 23) – durée 1h20.

« La dernière bande » avec Denis Lavant où quand deux monstres se rencontrent. Tel pourrait être le simple pitch tant ce texte semble être fait pour le comédien. Mais le raccourci est évidemment trop facile, trop évident. Ce texte si court et si difficile à jouer est parfaitement rendu ici car Denis Lavant est tout simplement un immense comédien et que la mise en scène de Jacques Osinski frôle la perfection. Ceux qui connaissent ce texte comprendront aisément qu'il faut aimer Beckett pour aller voir ce spectacle ! Mais pas que... Et c'est bien là tout le génie de Denis Lavant, rendre accessible des choses qui ne le sont pas forcément.

Le metteur en scène, Jacques Osinki, et Denis Lavant avaient déjà travaillé ensemble sur « Cap au pire » en 2017, toujours au théâtre des Halles. Mise en scène et interprétation qui avaient alors fait date. C'est donc avec curiosité et envie que les spectateurs attendaient la manifestation de ces instants magiques qui font que chacun veut toujours plus aller plus loin et dévorer du théâtre, jour après jour, et c'est bien ce qui se passe tous les jours sur scène. Planté sur scène, assis devant son bureau face au public, Krapp est là, attend, impassible, immobile. Sur la table un vieux magnétophone à bande et un tas de cartons remplis de bandes. Sur ces bandes, le vieil homme à enregistré ses bribes de vie, ces instants du passé enregistrés et qu'il écoute en boucle pour ses anniversaires. Instants fugaces, souvenirs d'un amour perdu et pourtant toujours présent.

A la limite du jeu clownesque bourré d'humour, Denis Lavant est comme nu, sans fard blanc, jouant de tout son corps. Chaque mouvement respire la maîtrise nonchalante, celle des génies de la scène. Rien n'est évident et tout est palpable, chaque bleu à l'âme, colère et interrogation paraissent si limpides dans le non-dit... Malgré la noirceur du propos, la vie existe encore, Denis Lavant ouvre le cœur de cet homme chez qui tout souffle d'espoir n'est pas mort et qui se cherche lui-même en écoutant ses bandes du passé. Passé, futur, présent ? Beckett brouille les pistes mais Jacques Osinki arrive avec intelligence à rendre ces distorsions temporelles évidentes grâce à des textes en voix off et des disparations momentanées de Krapp de la scène qui permettent étonnamment d'ancrer la pièce dans le temps présent sans personne sur le plateau.

Un incontournable de ce Festival Off ! Une fois encore, Denis Lavant s'inscrit dans le cercle des « incontournables », ces comédiens qui, abordant les textes les plus complexes à jouer, savent offrir une lecture clairvoyante et mémorable de ces œuvres. Rares sont ceux qui peuvent passer autant d'émotions sur scène sans jamais rien enlever au texte de l'auteur. A découvrir sans tarder !

Pierre Salles

Reprise à l'Athénée du 7 au 30 Novembre 2019

<https://lebruitduoff.com/2019/07/20/la-derniere-bande-osinski-denis-lavant-pour-un-splendide-beckett/>

LIBRE THÉÂTRE

DU TEXTE À LA SCÈNE

👤 Ruth Martinez - 🕒 26 juillet 2019 - 📄 A l'affiche / Recommandation en tournée / Recommandation Paris

La dernière bande de Samuel Beckett mise en scène Jacques Osinski avec Denis Lavant

Vu en juillet 2019 au Théâtre des Halles (OFF Avignon)



Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

Un homme est assis, seul, à un bureau métallique, sous un plafonnier à la lumière blafarde. Il reste figé là pendant un temps. Un très long temps. Puis il se lève pour chercher dans les tiroirs de sa mémoire les fragments d'une vie enregistrée sur de vieilles bandes magnétiques. Jusqu'à la dernière bande. Celle où il s'enregistrera entre train d'écouter cette même bande. Ce texte de Samuel Beckett nous parle du souvenir. Sommes-nous seulement ce que nous avons été ? La mise en scène de Jacques Osinski, elle, nous parle du temps. Si le temps et donc la vie c'est le mouvement, la mort c'est l'immobilité. « La dernière bande » est un texte très court. Pour en faire un spectacle de près d'une heure et demie, il fallait donc ralentir le temps. Jusqu'à l'arrêter. Pour surseoir à la mort. En avant. En arrière. Pause. Jusqu'à l'arrêt définitif. Le noir final. Stop. Il fallait toute l'autorité d'un Denis Lavant pour faire accepter au public une proposition théâtrale aussi exigeante, même si l'humour absurde de Beckett n'est jamais loin malgré le caractère

aride de cette réflexion sur le temps. Cet immense comédien, avec toute la puissance de sa fragilité, ose se présenter seul devant une salle comble pour lui imposer d'entrée son silence. Avant de partager avec le public cette communion silencieuse. Tel un torero dans l'arène, il force le respect en défiant la mort devant nous. Avec nous. Il est à la fois le matador et le taureau. Contre l'agitation et le bavardage qui caractérisent notre époque, ce spectacle nous propose de revenir à l'essence même du théâtre quand il n'est pas un pur divertissement. Et si vous preniez le temps d'aller voir ce spectacle ?

Critique de Jean-Pierre Martinez

Metteur en scène : Jacques Osinski

Interprète(s) : Denis Lavant

Scénographe : Christophe Ouvrard

Éclairagiste : Catherine Verheyde

Costumière : Hélène Kritkos

Créateur sonore : Anthony Capelli

Prochaines dates : du 7 au 30 novembre au Théâtre de l'Athénée

Lien vers le [site du théâtre](#)

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« LA DERNIERE BANDE » : DU GRAND OSINSKI SERVI PAR L'IMMENSE DENIS LAVANT



**CRITIQUE. AVIGNON OFF 19. « La dernière bande » De Samuel Beckett –
 Mise en scène de Jacques Osinki avec Denis Lavant – Théâtre des Halles du
 5 au 28 juillet 2019 à 21h30 (relâche les 9, 16 et 23) – durée 1h20.**

« La dernière bande » avec Denis Lavant où quand deux monstres se rencontrent. Tel pourrait être le simple pitch tant ce texte semble être fait pour le comédien. Mais le raccourci est évidemment trop facile, trop évident. Ce texte si court et si difficile à jouer est parfaitement rendu ici car Denis Lavant est tout simplement un immense comédien et que la mise en scène de Jacques Osinki frôle la

perfection. Ceux qui connaissent ce texte comprendront aisément qu'il faut aimer Beckett pour aller voir ce spectacle ! Mais pas que... Et c'est bien là tout le génie de Denis Lavant, rendre accessible des choses qui ne le sont pas forcément.

Le metteur en scène, Jacques Osinki, et Denis Lavant avaient déjà travaillé ensemble sur « Cap au pire » en 2017, toujours au théâtre des Halles. Mise en scène et interprétation qui avaient alors fait date. C'est donc avec curiosité et envie que les spectateurs attendaient la manifestation de ces instants magiques qui font que chacun veut toujours plus aller plus loin et dévorer du théâtre, jour après jour, et c'est bien ce qui se passe tous les jours sur scène. Planté sur scène, assis devant son bureau face au public, Krapp est là, attend, impassible, immobile. Sur la table un vieux magnétophone à bande et un tas de cartons remplis de bandes. Sur ces bandes, le vieil homme à enregistré ses bribes de vie, ces instants du passé enregistrés et qu'il écoute en boucle pour ses anniversaires. Instants fugaces, souvenirs d'un amour perdu et pourtant toujours présent.

A la limite du jeu clownesque bourré d'humour, Denis Lavant est comme nu, sans fard blanc, jouant de tout son corps. Chaque mouvement respire la maîtrise nonchalante, celle des génies de la scène. Rien n'est évident et tout est palpable, chaque bleu à l'âme, colère et interrogation paraissent si limpides dans le non-dit... Malgré la noirceur du propos, la vie existe encore, Denis Lavant ouvre le cœur de cet homme chez qui tout souffle d'espoir n'est pas mort et qui se cherche lui-même en écoutant ses bandes du passé. Passé, futur, présent ? Beckett brouille les pistes mais Jacques Osinki arrive avec intelligence à rendre ces distorsions temporelles évidentes grâce à des textes en voix off et des disparitions momentanées de Krapp de la scène qui permettent étonnamment d'ancrer la pièce dans le temps présent sans personne sur le plateau.

Un incontournable de ce Festival Off ! Une fois encore, Denis Lavant s'inscrit dans le cercle des « incontournables », ces comédiens qui, abordant les textes les plus complexes à jouer, savent offrir une lecture clairvoyante et mémorable de ces œuvres. Rares sont ceux qui peuvent passer autant d'émotions sur scène sans jamais rien enlever au texte de l'auteur. A découvrir sans tarder !

Pierre Salles

Reprise à l'Athénée du 7 au 30 Novembre 2019

<https://lebruitduofftribune.com/2019/07/23/la-derniere-bande-du-grand-osinski-servi-par-limmense-denis-lavant/?fbclid=IwAR3rmeCNmLuAJptSIq76IyOQDdNf14vVLD6DdrJeLOkX-KTWoFV1S1qxFC4>

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

AVIGNON 2019

●Off 2019● La dernière bande Enregistrements magnétiques... performance à donner la banane !

Quand du noir complet, le faisceau de lumière de l'ampoule tombant des cintres coiffe le crâne dégarni et blanchi de Denis Lavant, hiératique derrière un bureau métallique fatigué, les yeux aimantés par un magnétophone à bande posé devant lui et absorbant dans la nuit magnétique toute son énergie, on se dit que la magie du théâtre est un leurre qui nous ravit au double sens...



© DR

Ce prologue qui s'étire, muet et drôle, nous rappelle que, si Samuel Beckett est connu pour avoir saturé ses pièces d'un pessimisme radical, il est aussi celui qui - toujours avec le même esprit irrévérencieusement décalé - s'est plu à créer des situations où l'humour a pour fonction de pulvériser les attentes convenues. Les allées et venues (nombreuses) en coulisses où l'homme affublé de la démarche hautement désarticulée d'un primate en gogouette disparaît pour écluser quelque alcool (le bruit des flacons parvient jusqu'à nous), remplissent cette fonction du comique promu au rang de dérision corrosive.

Le cadre étant installé, le va-et-vient entre écoutes des séquences antérieurement enregistrées sur les bobines - soigneusement numérotées, rangées dans des boîtes elles aussi flanquées d'un numéro - et commentaires lapidaires, grommellements en direct du protagoniste sur ce que fut sa vie "mise en boîte" par lui-même, est entrecoupé de longues pauses méditatives. La voix caverneuse de l'homme mûr, percutée par le timbre qui était le sien lorsqu'il avait trente ans, crée un arc électrique détonnant entre deux parts du même. Cependant le temps chez Beckett n'a rien de linéaire. Présent, avenir et passé participent d'un même état aux limites fluctuant comme la didascalie liminaire le rappelle : *"Un soir, tard, d'ici quelque temps"*, la confusion étant le propre d'un monde sans devenir.

Plus rien n'existe alors que ce fabuleux homme né pour le théâtre qui s'apprête devant nous à renouer avec l'univers insolite de Samuel Beckett, dont il a interprété sur cette même scène des Halles, "Cap au pire" (2017), mis en jeu par le même Jacques Osinski.

Et le (très) long silence qui s'ensuit instille, dans le droit fil du choc liminaire, une étrangeté en osmose avec l'univers du dramaturge irlandais. Puis, émergeant de sa torpeur contemplative, "il" rapproche à quelques millimètres de son œil, que l'on devine à moitié aveugle, une clé extraite du fouillis de son veston loqueteux. Si le premier tiroir ouvert contenant une bobine ne l'intéresse pas dans l'immédiat, l'autre dans lequel il plonge à nouveau sa tête lui offre... une banane ! Épluchée soigneusement, elle va être tenue en bouche avant d'être mangée. La peau jetée sur le sol, lui vaudra une glissade digne d'un Buster Keaton sorti d'un film muet.



© DR.



© DR.

? L'acteur Denis Lavant ou Krapp, le personnage inventé par Beckett ? Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut dire assurément, c'est que la mise en jeu de Jacques Osinski permet aux deux d'exister magnifiquement. Et Beckett qui usait beaucoup des didascalies aurait pu ajouter, pour montrer que s'il n'y a pas de début il n'y a pas non plus de fin : "Un autre soir, tard, d'ici quelque temps".

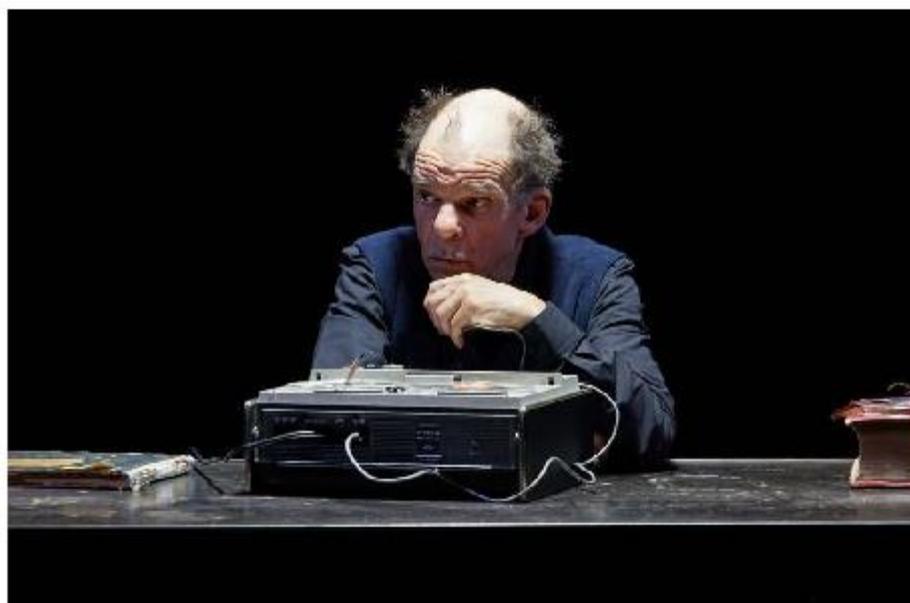
i]"Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là"j], sonne le glas d'aspirations apparemment à jamais révolues. Et pourtant ce temps-là est aussi source de légèreté retrouvée, celle de plaisirs et d'un amour passé auxquels il n'a pas définitivement renoncé. *"Me suis crevé les yeux à lire Effie encore, une page par jour, avec des larmes encore. Effie... Aurais pu être heureux avec elle là-haut sur la Baltique, et les pins, et les dunes"*. Sa pensée s'enflamme : *"Mes mains dans ses seins"*, telle est la mémoire éclatée qu'elle abolit les limites du temps pour repartir à la recherche du désir.

Quant à l'inénarrable salut de Denis Lavant, qui ponctue de spectacle en spectacle ses performances par une sorte d'arabesque gestuelle à en perdre son souffle, il est attendu comme une signature au bas d'un tableau de maître.

La performance de l'acteur faisant corps avec le protagoniste de "La dernière bande", pour lui insuffler l'esprit qui l'anime a quelque chose à voir avec une identification réussie. La question demeurant : qui a vendu son âme à l'autre

ARTISTIKREZO

Chronique Hélène KUTTNER La dernière bande de Samuel Beckett



©Pierre Grosbois

Il faut aller voir cet acteur extraordinaire qu'est Denis Lavant, dirigé par Jacques Osinski, et qui revient après la belle expérience de « Cap au pire » l'an dernier, programmé aussi à l'Athénée à Paris. Moins radicale, moins difficile, « La dernière bande » est une courte pièce dans laquelle un vieil homme, Krapp, le jour de son anniversaire, enregistre un compte-rendu détaillé de son existence sur une bande magnétique, et réécoute les autres, celles qui datent d'il y a trente ans, en les commentant. Denis Lavant est ce personnage hors-normes, assis à son bureau envahi d'archives et de boîtes de bandes magnétiques, dans un silence religieux qui cueille le spectateur. Le halo de lumière sculpte son crâne ébouriffé, ses yeux hagards, alors que méthodiquement il se déplace, ouvrant et refermant les tiroirs pour en tirer des bananes. Nostalgique, facétieux, il évoque un amour de jeunesse, qu'il balaie avec un mauvais fatalisme. Le sexe, la sensualité, mais aussi la nature, les mots d'argot, la littérature, tout affleure en douceur dans ce moment de théâtre unique et d'un charme troublant. Unique.

Théâtre des Halles, 21h30, relâche les 16 et 23 juillet, puis à l'Athénée à Paris du 7 au 30 novembre

L'INSENSÉ

Tuesday 3 September 2019

La Dernière Bande Ou La Bande Osinski/Lavant

La Dernière Bande, mise en scène Jacques Osinski, avec Denis Lavant

au Théâtre des Halles, Avignon Off. Par Yannick Butel



De *Cap au pire* qu'il présentait au Halles en 2017, à *La Dernière Bande*, (présenté à nouveau au TdH) le metteur en scène Jacques Osinski s'inscrit dans un lien de plus en plus étroit à Beckett, avec le compagnonnage de l'acteur Denis Lavant. À la manière d'un Blin/Beckett, le tandem explore l'écriture exigeante de l'Irlandais, soutenu en son temps par Robbe-Grillet qui fut le premier, chez Minuit et auprès de Lindon, à défendre une écriture dévastée, désœuvrée, inquiète du langage auquel on prête le pouvoir de nommer. Entre Silences et paroles syncopées, entre lambeaux de mots et de phrases, Lavant s'exécute.

À Paris, Beckett quand il s'éloignait de Suzanne, rejoignait les bancs du métro aérien afin que personne ne puisse venir l'importuner. Et en fin de journée, quand le grand Sam avait un peu trop bu, Serge Merlin me racontait que lui le suivait, et veillait à ce qu'il rentre bien. Merlin (acteur beckettien s'il en est) qui joua lui aussi le Krapp de *La Dernière bande*, assisté par Françon. Beckett que la biographie de Jack Knowlson tente de réduire aux détails anecdotiques d'une vie quand l'œuvre permet de les dépasser. Et disant cela qui conduit à effleurer l'œuvre, chacun s'accorde, lisant Beckett, à constater des formes discursives qui mettent à l'épreuve le lecteur quand l'outil qu'est la langue vient à ne plus être un véhicule tranquille. Lire Beckett, c'est d'évidence et on ne le soulignera jamais assez, réapprendre à lire, se mettre à bégayer la langue que l'on croyait maîtriser, faire l'expérience redoutable d'un rapport à la signification heurté, rétif, fuyant... Au point que quelques crétins de la littérature critique l'aient installé dans le registre de l'Absurde. Ce qui est absurde, puisqu'en définitive, chez Beckett, ce qui nous est demandé, c'est tout d'abord d'accepter que le langage soit l'objet d'une dramatisation. Dramatisation du langage donc, plus qu'un théâtre

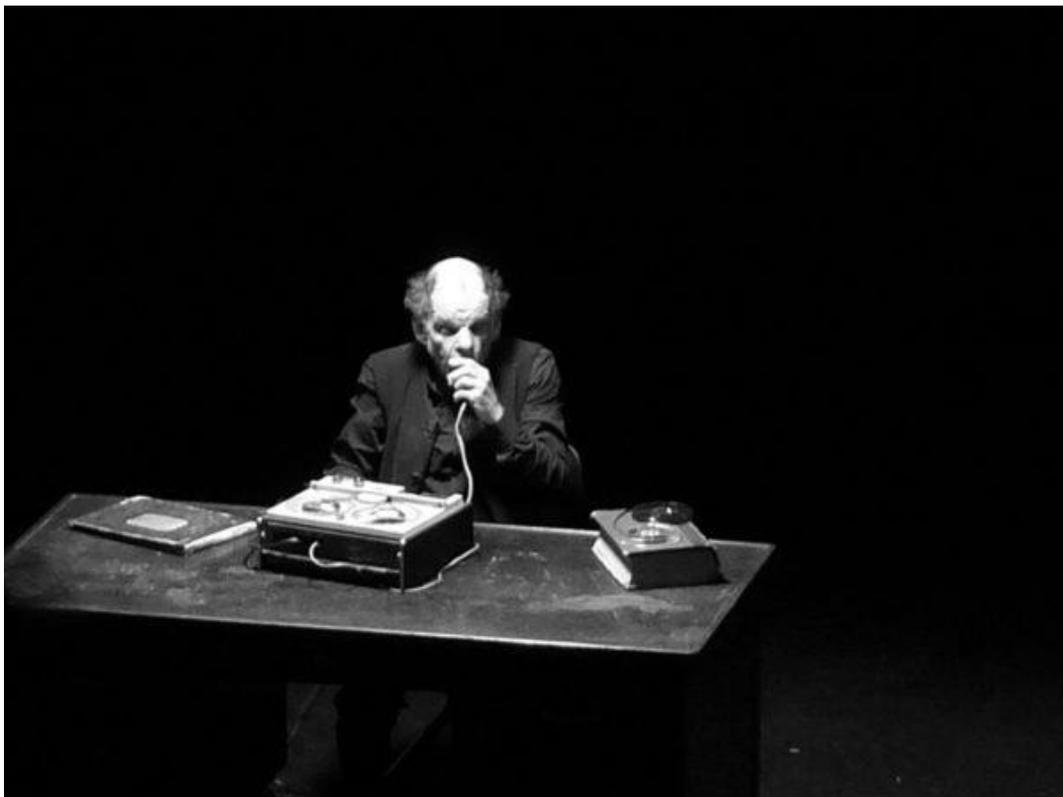
défini comme langage dramatique. *La Dernière bande* n'échappe pas à cette dichotomie et l'on imagine que Jacques Osinski, comme Denis Lavant, se seront intéressés à cette nuance qui, dès lors, installe l'auditoire dans une autre écoute. Car si l'on écoute ce que veut bien livrer, par petites touches *La Dernière bande*, on ne peut d'évidence parler d'une histoire, mais plutôt d'un rapport à langue.



Au prétexte d'une fable qui pose qu'un homme écoute, chaque année des bandes magnétiques sur un magnétophone ; au prétexte d'une solitude qui n'a plus à qui parler et vit dans un monde auquel il est étranger ; au prétexte de « s'entendre » afin de se rassurer sur un état vital menacé ; au prétexte d'entretenir un dialogue avec soi-même ou la sensation d'une pensée encore active... Krapp ne dit rien, en définitive, ou presque. Il écoute une parole différée, la sienne, comme désappropriée. Et l'on imagine que Michel Foucault aurait été à son affaire à regarder cette situation ubuesque où le lieu d'émission de la parole n'est plus le sujet, mais une machine qui s'apparente à un spectre et qui parle à un moribond vieilli, passablement infirme, en passe de perdre la parole, recourant au dictionnaire comme à une perfusion clinique où un goutte à goutte de mots entretient le vague espoir que le son de la parole suffit à faire croire au vivant.

La Dernière bande inscrit ainsi Krapp dans un entre-deux, entre silence funèbre de l'écoute et paroles lointaines et spectrales, souvenir de paroles sans actualité, comme déconnectées du monde. Si parler se donne toujours au Présent, alors qu'est-ce que s'écouter, voire comme c'est presque toujours le cas chez Krapp, se « répéter ». Annulant le temps, annulant l'espace de l'énonciation (le magnétophone), annulant presque la parole à travers la répétition... Krapp est aussi devenu étranger au monde. Et parce que le monde n'est jamais qu'une tragédie (c'est-à-dire une comédie vue de dos comme le précisait Heiner Müller), alors Krapp s'en amuse et s'en distancie. À cet endroit, sans doute, en lisière, *La Dernière bande* est donc aussi l'une des pièces de Beckett où l'on peut sourire à l'incongru, à la signification qui fuit, au sens qui s'exclut.

Au plateau, Lavant, derrière un bureau métallique aussi érotique que le mobilier bureaucratique des administrations des années 50, attend. Des cartons de bandes sur le bureau seront bientôt balayés d'un revers de main. Et dans quelques tiroirs comme sous coffre-fort, Lavant sort des bananes qu'il prise au risque d'en chuter. Puis, ou encore, dans un silence de cathédrale, il observe le magnéto à bande dont Pierre Schaeffer se servira pour composer ces œuvres de musique concrète qui écartent le son musical de l'univers des harmonies. Et observant cette bête mécanique, Krapp qui n'est pas marxiste, se doute sans doute que la machine a encore besoin de l'humain. Alors, de l'index, il presse la touche et « s'entend dire ». Oui, « il s'entend dire ». Formule curieuse qui, rappelons-le en linguiste, exprime quelque chose d'une distance. Lavant, à son affaire, « s'entend donc dire » et joue à ça, à aller et venir, en avant/en arrière comme pris dans une nasse ou un mouvement sans fin (comprenons sans finalité). Tour à tour passablement soucieux, amusé, agacé... il « s'entend dire » plus qu'il ne s'entend parler. Dans un rapport à l'inertie, au corps inerte, à la parole inerte, Lavant est à la manœuvre. Et peut-être, sans doute, développe-t-il un goût pour la direction puisqu'il commande aux sons. Et de voir l'acteur, alors, prendre peut-être un « malin plaisir » à être celui qui dirige, celui qui fait répéter la machine, qui l'apprivoise en quelque sorte, et lui dicte, parfois, une suite. Directeur d'acteur que Lavant/Krapp, spectateur du jeu... capable à tout moment de ne plus le jouer, de l'interrompre ou de le relancer selon son bon plaisir (les plus vieux, ici, se rappellent des émissions de France-Culture qu'on enregistrait).



Oh la Machine à jouir, à désoler... inhumaine aussi, parce que la machine n'est chez Krapp qu'un machin. Et que le machin mâche une parole prémâchée étrangère à la parole telle qu'elle devrait être vivante. Et de voir Lavant, donc, s'en prendre à ça qui le prive du peu d'humanité qu'il conserve sur bande.

Osinski, n'en doutons pas, aura à travers *La Dernière Bande*, mis en scène quelque chose qui interroge la disparition du langage, voire sa fragilité. Et on lui d'avoir évité le piège d'une célébration

funèbre que le théâtre convoque trop souvent, préférant rendre sensible ce qui vient à disparaître pour mieux l'appréhender. Sur le mode d'une attention rigoureuse et donnant à l'acteur Denis Lavant une liberté que le texte de Beckett surveille, cette Dernière bande vaut la peine qu'on vienne l'écouter.

8 juillet 2019

27 juillet 2019

La dernière bande

[Crédit photo : Pierre Grosbois](#)

Crédit photo : Pierre Grosbois



28 juillet 2019 (Relâche le 9, 16 et 23 juillet)

Texte : Samuel Beckett

Mise en scène : Jacques Osinski

Interprétation : Denis Lavant

Genre : clown, théâtre de l'absurde

Tout public à partir de 15 ans

Durée : 1h20

Lumière sur scène, blanche et crue, éclairant le bureau d'un vieillard pensif. Immobile et silencieux. Courbé et poussiéreux. Pourtant on sait que le corps est tendu et le regard alerte, car c'est Denis Lavant qui se tient sur scène. Le silence fait monter la tension, le public réapprend à être attentif au moindre tremblement. Il hausse les sourcils, la mécanique s'enclenche, le public rit déjà, La dernière bande est lancée.

Faut-il dire de ce spectacle qu'il est comique ? Cela me semble inexact. Le public rit beaucoup de ce vieil homme imperturbable, mais le spectacle n'est pas drôle à proprement parler. Le rire semble venir de la gestion très particulière du rythme. Un temps. Geste lent. Un temps. Geste rapide. Visage inexpressif. Un temps. Contraction lente de la bouche. Un temps. Les yeux s'écarquillent. Le public s'esclaffe de bon coeur devant le langage ancestral du clown. Son rapport à la banane et sa manière de balancer ses mains évoquent de vieux gags de primate, ce qui fait de lui un personnage primitif avec un rapport au monde simple et décalé. Il porte la marque du déjà-vu, du trop vu peut-être. C'est le clown habituel.

C'est cette poussière qui donne toute sa force au spectacle, c'est grâce à elle qu'il n'est pas "que" drôle. À la fois hors du temps et abimé par lui, Krapp se replonge encore une fois - peut-être tous les jours ? - dans un passé qui se désagrège. Nous écoutons avec lui des extraits d'un journal intime audio qu'il a tenu à différents âges de sa vie. En plus du travail de jeu sur l'écoute, et du travail sur le son qui est remarquable, j'ai été fasciné par le rapport au temps exploré dans la pièce. Accélérer, mettre sur pause, revenir en arrière. Écouter, encore, pause. Ici le passé peut revenir à l'infini et paraître à chaque fois un peu plus dépassé, un peu plus ancestral, un peu plus hors du temps, comme Krapp.

Il ne faudrait pas croire que tout l'intérêt du spectacle réside uniquement dans ce jeu complexe des temps et des rythmes. Krapp et son magnétophone nous racontent directement une histoire, celle de l'idéalisme de la jeunesse, de l'amour passé, de la difficulté à se comprendre au présent, au passé ou d'un temps sur l'autre. C'était un très beau moment, drôle et émouvant, qui transmettait à merveille l'atmosphère grise amère des pièces de Beckett. À voir absolument avant la fin du festival !

ARTS MOUVANTS

Chroniques de spectacles vivants

Par Sophie Trommelen

La Dernière Bande de Samuel Beckett



Au Festival d'Avignon à 21 heures 30 au Théâtre des Halles

C'est le jour de son anniversaire, comme tous les ans Krapp ressort ses vieilles bandes magnétiques enregistrées, rangées soigneusement dans ses cartons numérotés.

Il choisit une bande à écouter, et enregistre la nouvelle, celle de l'année écoulée. Journal intime sonore de souvenirs passés, les bobines consignent son histoire.

La voix enregistrée fait revivre les souvenirs de l'homme qu'il était. Agacé, gêné parfois quand il s'écoute, il a besoin de prendre un peu de recul.

Il n'est jamais facile d'affronter son image, ses souvenirs, de se découvrir. Et puis qu'a-t'il voulu dire ce jour-ci à ce moment précis ? Comment une parole passée résonne t'elle aujourd'hui ?

Le temps est ici marqué par un rituel immuable qui sonne le glas de l'année passée. Le temps est multiple : passé, présent, futur se confondent en un instant. Cet instant. Souvenir d'une femme aimée, de la mère partie, la nostalgie embaume l'air de ce jour d'anniversaire.

Le visage habité de Denis Lavant, se fond dans ce décor dépouillé et dépossédé de fioriture. La lumière, soleil de l'intime, n'éclaire que le bureau, point central du rituel. Comme si le vide de son existence se concentrait en ce moment, à cet endroit.

Pas de masque, pas de maquillage. Tout baigne dans le noir et blanc. Se distingue une seule couleur : le jaune de cette peau de banane, jetée au sol, promesse de chute, de ridicule, de rire moqueur et de souffrance passée ou à venir.

Denis Lavant habite le texte de Beckett et la salle tout entière résonne de son timbre de voix si particulier. Son physique est marqué par le temps d'émotions vécues, ressenties et à venir. Rien n'est fermé, sa gestuelle, son écoute, tout est tendu vers le souvenir que provoque le réveil des émotions.

De sa démarche clownesque, il capture autour de lui l'essentiel, épurant l'atmosphère de gestes ou de mots inutiles.

Denis Lavant impose un silence charismatique et charge l'air d'une puissante présence. Le silence résonne aussi fort que sa voix.

Comment ne pas rapprocher les bobines magnétiques au magnétisme de la bobine de Denis Lavant. Après *Cap au pire* Jacques Osinski retrouve l'accord parfait. Le théâtre de Samuel Beckett semble avoir trouvé son incarnation dans la pureté du jeu de Denis Lavant, éternel clown mélancolique au salut à la beauté désarticulée.

<https://www.avignonleoff.com/programme/2019/la-derniere-bande-s25649/>



Metteur en scène : Jacques Osinski

Interprète : Denis Lavant

Scénographe : Christophe Ouvrard

Éclairagiste : Catherine Verheyde

Costumière : Hélène Kritkos

Créateur sonore : Anthony Capelli

Régisseur : Loïs David

Vu le mercredi 19 juillet 2019 au Théâtre des Halles



Une semaine au Festival OFF d'Avignon : Cinquième jour

🕒 17 juillet 2019 👤 Christophe Mitrugno 📁 Festival 💬 0

Le Festival OFF d'Avignon accueille chaque année plus de 1500 spectacles dans les divers théâtres permanents et surtout éphémères qui s'installent dans le centre ville entièrement consacré au spectacle. Au milieu de ces nombreux spectacles, il est toujours difficile de faire un choix et la sélection se base souvent sur divers critères moyennement objectifs : une affiche dans la rue qui intrigue, une page au hasard prise dans le programme (véritable bottin téléphonique de pièces), un flyers donné par la troupe déambulant dans la rue ou plus simplement les sujets qui nous attirent le plus. Parfois ça paye mais tout n'est pas magique à Avignon et malgré la volonté de faire les meilleurs choix, on n'évite pas les mauvaises rencontres. Avec un peu de hasard et de chance, nous avons donc vogué de théâtres en théâtres. Retrouvez dans nos pages, le compte-rendu de nos aventures.



La dernière bande à 21h30 au Théâtre des Halles

Il est parfois utile pour certains de lire le résumé de ce que l'on va voir car *La dernière bande* a dérouté pas mal de spectateurs. De notre côté, on a évité soigneusement de se renseigner sur la thématique de la pièce, se contentant de lire deux noms clés : Denis Lavant et Samuel Beckett. Il est important de savoir que le texte écrit par Beckett est une succession de silence, de didascalies et de fragments de monologues. Les 15-20 premières minutes du spectacles sont ainsi silencieuses et avaries en mouvements. Que ce soit au sujet de Beckett, auteur majeur surréaliste ou au sujet de Denis Lavant, acteur total et parfois aux limites de la folie, on frôle en permanence le coup de génie et l'ennui mortel. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas enlever à Denis Lavant la force avec laquelle il assume le concept de la pièce et la radicalité avec laquelle il s'investit dans son personnage. **L.S.**

Notes :

Loïc Smars : 7/10

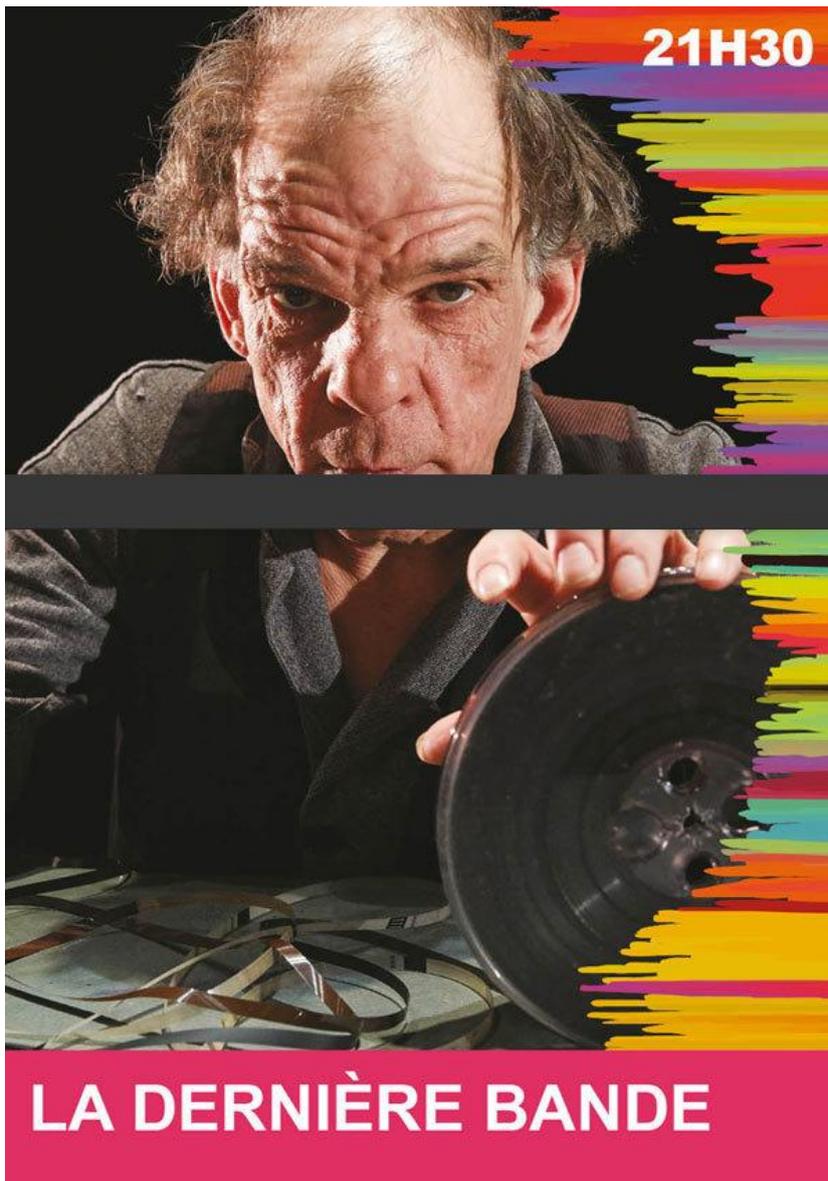


critiquetheatreclau.com

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi, quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

**La dernière Bande Samuel Beckett Mise en scène Jacques Osinski
Interprété par Denis Lavant.**

24 Juillet 2019



Bouleversant, Poétique, Performant.

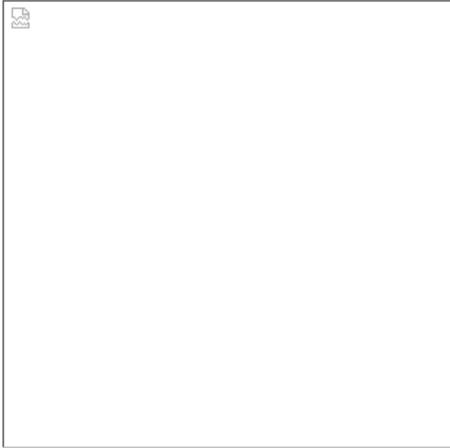


Photo Pierre Grosbois.

Dans la pénombre, un bureau sur le lequel est posé un magnétophone à bande et quelques cartons. L'homme est assis, un grand silence règne, les minutes s'écoulent...

L'homme cherche une petite clé, se leve, ouvre un tiroir, sort une ba-

nane, il la caresse longuement et la déguste tranquillement, perdu dans ses pensées...



Photo Pierre Grosbois.

Cet homme se nomme Krapp, il vit dans la solitude. Tous les ans, le jour de son anniversaire, il enregistre les joies et les peines qui ont rempli l'année écoulée, auparavant, il écoute avec nostalgie une des bandes enregistrées quelques décennies plus tôt.

Aujourd'hui il est au crépuscule de sa vie, il choisit la bande numéro 5 de la boîte numéro 3. Il l'a enregistrée 20 ans plus tôt. La parole est donnée au magnétophone...



Photo Pierre Grosbois.

C'est ce retour au passé qui lui permet d'exister. Il se moque de lui-même, il commente, c'est troublant.

" Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans... "

Puis il rend hommage à un amour perdu irrémédiablement...Ce souvenir il l'écoute, le réécoute et cela l'apaise.

« Elle était couchée sur les planches du fond, les mains sous la tête et les yeux fermés. Soleil flamboyant, un brin de brise, l'eau un peu clapoteuse comme je l'aime... »

Enregistrera-t-il une dernière bande aujourd'hui ?

Ce texte un peu difficile de Beckett est une pièce en un acte pour un personnage avec magnétophone, écrite en anglais en 1958. Samuel Beckett l'a traduit lui-même en 1959 cette même année, elle a été jouée au théâtre de la Contrescarpe par Jacques Bouzerand, en présence de Suzanne Beckett.

Aujourd'hui, Denis Lavant interprète avec grand brio Krapp. IL nous émeut, nous captive et nous bouleverse. Sa voix profonde, ses silences remplis d'émotions et sa gestuelle se mêlent et comme une flèche aiguisée nous tranperce cœur.

Claudine Arrazat

<http://www.critiquetheatreclau.com/2019/06/la-derniere-bande-samuel-beckett-mise-en-scene-jacques-osinski.html>